



F F
UNNYARM
SPECIAL FILE ON
FRANCE

IN THE SILENCE OF MY SHAME



SONG HAS GONE SOLD IN THE GAME

THE MUTE THAT SAID 'THE SIRENS'



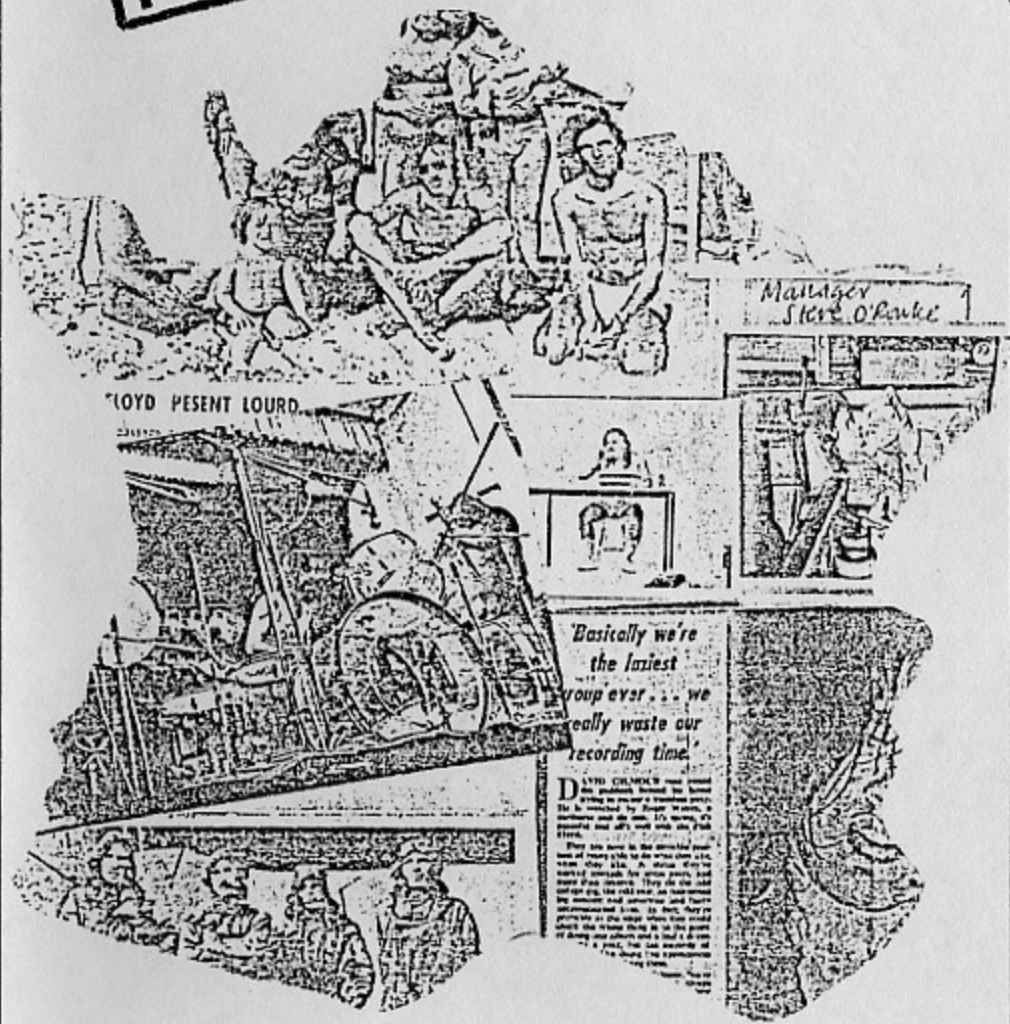
I'VE GONE SOLD IN THE GAME



BUT THE GAME IS OVER



pink floyd



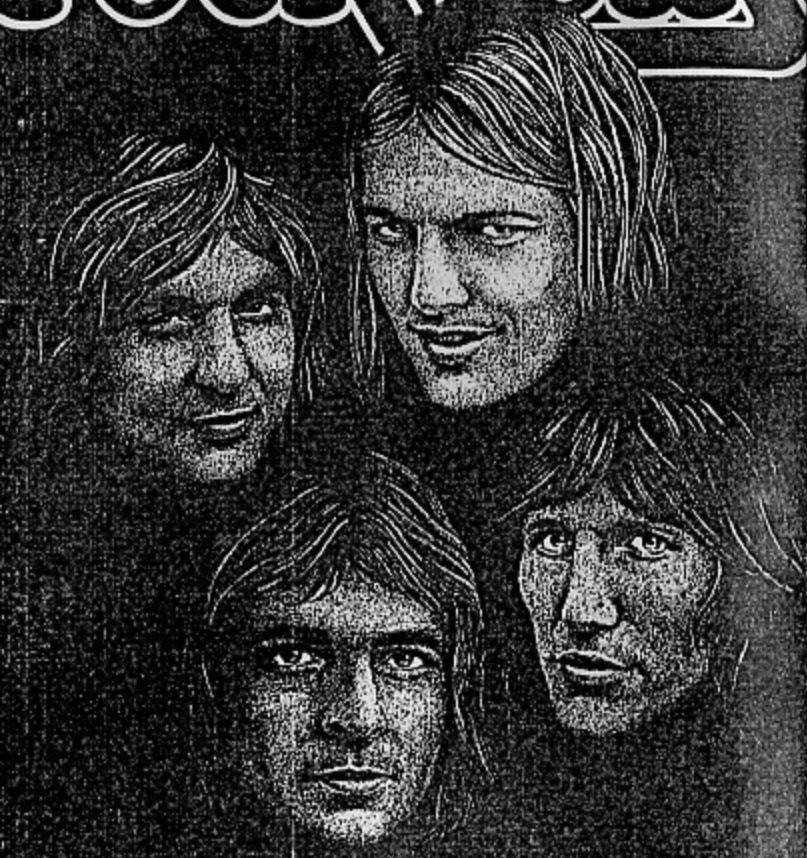
Manager
Steve O'Rourke

LOYD PARENT LOUD

Basically we're
the laziest
group ever... we
really waste our
recording time.

DAVE GILBERT'S new book
... trying to make a fortune per-
... he is touched by Roger Waters, a
... and the man. It's more of a
... and it's not the Pink
...
... They are born in the crowded
... of money who do what they
... name they like. A man they
... would be made for some years,
... and they are famous. They do
... but they are not the same
... the music and the music and
... and the music. In fact, they
... are as the music when they
... about the music they are in
... it's not the music they are
... it's not the music they are
... it's not the music they are

rock & folk



SPECIAL PINK FLOYD





LE CHEMIN DES ETOILES

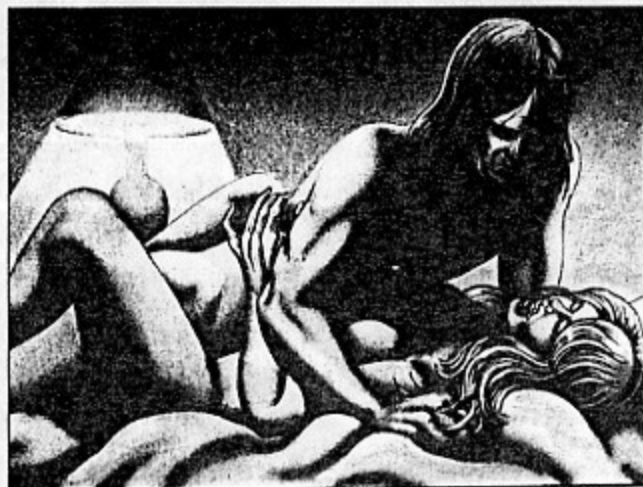
Pink Floyd dans le ciel avec des diamants – plein les poches, disent les éternels mécontents: vaisseau spécial, mais pas vaisseau sans gains. La route a été longue, depuis ce jour ancien où Syd Barrett, le petit alchimiste fou de sons et de mots, fit joujou dans sa chambre avec les noms de deux obscurs bluesmen de Georgie: Pink Anderson et Floyd Council – qui donc a dit que le Floyd n'avait pas le blues dans le sang? Depuis les nuits noires de l'underground londonien jusqu'au firmament de la gloire, une longue histoire et dix voyages au cours desquels notre équipage explora bien des contrées de feu et de glace, intérieures et lointaines, oublia aussi son capitaine d'aventure sur une très, très étrange planète.

SCENARIO: Ph. PARINGAUX

CAUCHEMAR

DESSINS: S. MACEDO



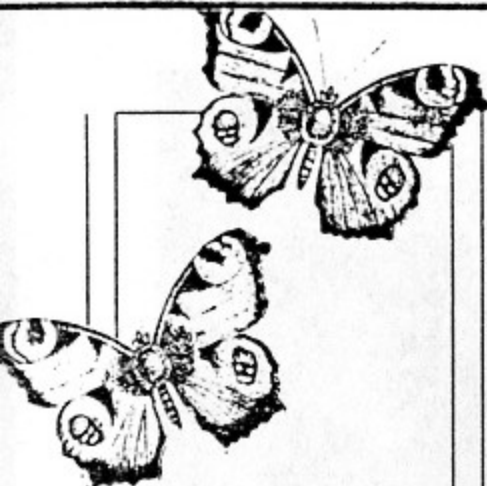




Syd Barrett, Nick Mason, Rick Wright, Roger Waters en 1967

LE TEMPS ET L'ESPACE

Une longue histoire qui peut paraître sans histoires (les débuts obscurs, la gloire et puis tout ça), mais qui fourmille de petits événements révélateurs, drames ou sourires.

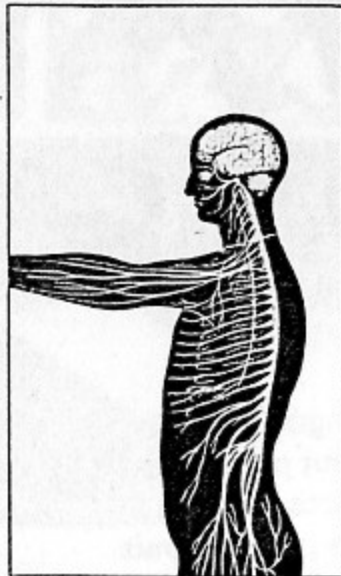


la naissance

6 septembre 44. Naissance de Roger Waters à Cambridge.
 27 janvier 45. Naissance de Nicolas Mason à Londres.
 28 juillet 45. Naissance de Richard Wright dans la même région.
 6 janvier 46. Naissance de Syd Barrett à Cambridge.
 6 mars 46. Naissance de David Gilmour à Cambridge.
 1964. Les trois premiers nommés entrent à la Polytechnic School de Londres. Syd prépare les Beaux Arts. David, dont les parents viennent d'émigrer aux U.S.A., s'installe en France et travaille la guitare.
 Printemps 66. Roger, Rick et Nick ont formé un groupe avec des copains d'archi. Cela s'appelle, selon les jours, The Architectural Abdabs, The Screaming Abdabs, The Tea Set



(Nota : le régent de l'université d'architecture n'est autre que Paul Oliver, célèbre historien du blues et des musiques noires américaines. Les Abdabs jouent du rhythm and blues. Coïncidence ?). Peu après, ce premier groupe est dissous, puis reformé avec Syd Barrett, sans les copains sympas mais un brin amateurs. Ils jouent à Cambridge et dans la région un



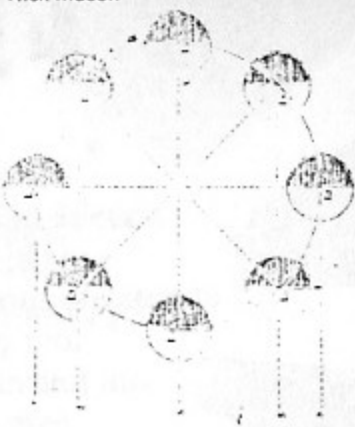
répertoire encore marqué par le r'n'b' mais où figurent déjà les chansons de Barrett.
 Été 66. David Gilmour joue sur les plages de France avec The Flowers. Bagarre avec Gunther Sachs à Deauville, à propos d'œilades meurtrières de BB pour le beau David.
 15 octobre 66. Paul McCartney investit dans l'underground et finance le magazine « International Times », fondé par Miles, Jim Haynes et quelques autres. Pour célébrer son lancement, un grand concert est organisé à la Roundhouse. Invité d'honneur : le Pink Floyd. « Ils jouaient une musique qui avait l'air d'un solo de guitare par les Who ; seulement c'était un solo sans texte pour aller autour,



Roger Waters



Nick Mason



Marquee. La bouffe est assurée.
 31 décembre 66. Ouverture de l'UFO (Unidentified Flying Object, OVNI pour vous) sur Tottenham Court Road. Le groupe est en vedette.
 5 janvier 67. Le public, absolument dément et tout, de l'UFO suit le groupe au Marquee. La mode hippie se répand dans Londres. A propos, il paraît que Pink Floyd ne veut pas dire Flamant Rose, mais serait un jeu de mots sur les noms

Rick Wright



comme un sandwich sans pain. Ils jouaient très fort, sans forme musicale particulière, sauf que toutes les 40 minutes ils s'arrêtaient, faisaient une pause puis recommençaient. - Mick Farren, dans « Watch Out Kids ».
 Novembre 66. Le Pink Floyd se trouve un manager : Andrew King, fondateur de Blackhill Enterprises et d'une bonne partie du catalogue Harvest. Pour son groupe, il organise un spectacle à la Roundhouse - « Pink Floyd, Films and Madness ».
 Fin décembre 66. Le Floyd en résidence au



Roger Waters et David Gilmour

et prénoms de deux jazzmen, Floyd Kramer et Machintruc Pink. Quelle importance, après tout...
 17 janvier 67. « Music in Color » - Pour son spectacle au Commonwealth Institute, le Pink Floyd découvre le light show. Il fera désormais partie de toutes leurs prestations, soit avec Jo Cannon, soit avec Mick Lowe.



l'aventure

Hiver 66-67. Leur premier simple, « Arnold Layne », est interdit sur certaines chaînes de radio qui y voient un appel à la drogue... La même Inquisition se penchera six mois plus tard avec sollicitude sur « A Day In The Life » des Beatles.
 6 mars 67. Première émission télé, sur Granada : version de « Interstellar Overdrive », un de leurs morceaux les plus effrayants.
 5 avril 67. Séance de photos, trois garçons tout en noir et un en couleurs, celui qui ne parlait pas...
 29 avril 67. Le Rêve en Technicolor à l'Alexandra Palace. 7 000 personnes sont venues au rendez-vous de « IT » et du Pink Floyd.
 14 mai 67. Participation à Top of the Pops à la télé... et apparition à « Bouton Rouge ».
 27 mai 67. Spectacle sons et lumières au Queen Elizabeth Hall. Le meilleur show de Syd Barrett, selon les spécialistes. Et la confirmation

des talents hypnotiques d'un grand groupe.
 8 juillet 67. « See Emily Play » entre dans les charts et va y rester sept semaines, en atteignant la sixième place.
 13 juillet 67. Re - Top of the Pops.
 29 juillet 67. Nouveau spectacle à l'Alexandra Palace. « Le Pink Floyd décrit sa musique comme une mise en condition émotionnelle de la personnalité. » - Ph. Rault, « Rock & Folk » n° 9.



Fin juillet 67. Syd Barrett quitte le groupe une première fois, usé, incapable de jouer, d'assumer chaque soir ses propres délires.
 Été 67. David Gilmour est sur la Côte avec son nouveau groupe, Crew (Alan Reeves, Archie Leggett, Gary Wright et parfois Kevin Ayers). Ils jouent à Saint-Tropez à la même époque que le Soft Machine, et plus tard au Bilboquet, à Paris.
 Août 67. Réalisation du premier album en studio. Barrett revient pour l'occasion.



Nick Mason

12 août 67. Pink Floyd au festival de Windsor, premier grand rassemblement hippie sur le sol anglais.
 15 août 67. Sortie de l'album « The Piper At The Gates Of Dawn », qui entre tout de suite dans les charts, y reste sept semaines et arrive à la



Paris, 1969



sixième place. Peut-être un des disques les plus importants de cette année-là.
 1^{er} et 2 septembre 67. L'UFO s'est transportée à la Roundhouse. Pink Floyd est en vedette.
 12 septembre 67. Encore à Top of the Pops...
 1^{er} octobre 67. Concert au Saville. L'underground chic est présent, Yoko Ono filme.
 2 - 11 novembre 67. Bill Graham présente, à San Francisco, le Pink Floyd au Winterland. Au même programme : Janis Joplin avec Big Brother, Richie Havens, puis Procol Harum et H.P. Lovecraft (le groupe, ah ah !). Accueil mitigé du public californien habitué aux goudes vabrècheunes des groupes locaux.
 18 novembre 67. Sortie du simple « Apples And Oranges ». Bide.



Paris, 1969

22 - 26 novembre 67. Ils jouent dans des clubs à Paris.
Décembre 67. Tournée sur la côte Est des États-Unis, plus habitée, par le Velvet et autres, à ce genre de spectacle.
Février 68. « Rock & Folk » n° 15 : Pink Floyd en dixième position au référendum annuel.
18 février 68. Le Floyd fait appel à David Gilmour, qui joue donc avec Barrett quelque temps.
19 - 25 février 68. Ils participent au Festival International de la Chanson, à Rome, aux côtés des Who, des Cream et de Soft Machine.
6 avril 68 à 18 h 30 (ou quelque chose comme ça). Syd Barrett quitte le Pink Floyd ! Il est donc définitivement remplacé par son vieux copain David



l'ascension

14 avril 68. Show « The More Furious Madness From The Massed Gadgets Of Auximenes » au London Festival Hall.
18 avril 68. Engagement au Piper Club de Rome.
29 avril 68. Blackhill organise son premier grand concert gratuit à Hyde park avec Roy Harper et Jethro Tull. (Plus tard, ils feront ceux des Rolling Stones et de Blind Faith.) Évidemment, le Pink Floyd est la vedette.
21 juin 68. Ils jouent au Middle Earth, à Londres. La scène hippie agonise et les retrouvailles sont tristes. Entre-temps, ils enregistrent leur second album. Tout va bien ; ils sourient encore aux photographes.
Juillet 68. Tournée aux États-Unis : Detroit, New York, Philadelphie, San Francisco, Sacramento, Los Angeles... On the road, baby. Le succès est déjà plus évident. David est vachement cool, et l'angoisse a disparu.
68. Musiques des films « Tonight Let's All Make Love In London » et « Committee » (de Paul Jones).

Début août 68. Sortie de « A Saucerful Of Secrets ». La soucoupe volante s'envole vers les hit parades mais rate son atterrissage : une semaine à la neuvième place.
7 septembre 68. Dans l'émission d'Albert Raisner, « Samedi et Compagnie ». Et dans quelques clubs parisiens dont -



on est toujours à la bourre ! - le « Psychedelic ».
Octobre 68. Première tournée en France. Premier concert à Lyon.
31 octobre 68. Nouvelle télévision en France. Nouvelle tournée des boîtes et autres bars. Le Pink Floyd commence à intéresser les intellectuels un peu branchés. Barbet Schroeder pense à eux pour le film qu'il s'approprié à tourner aux Baléares, « More ».
22 janvier 69. Encore de la télé en France. Sur qu'ils ont des relations bien placées quelque part.
21 février 69. Concert à Bordeaux. Un triomphe.
Mars 69. N° 26 de « Rock & Folk ». Pink Floyd huitième au référendum. L'ascension est irrésistible. Au de-
 « More » (Klaus Grunberg et Mimsi Farmer)



meurant, qui voudrait s'y opposer, « is there anyone that cares ? »
14 avril 69. Concert spécial au Royal Festival Hall, à Londres. Ils jouent leurs nouveaux morceaux, et débute le spectacle par une longue suite improvisée, sur le thème de la journée d'un homme ordinaire. Il doit bien en exister une version pirate quelque part de cette étonnante pièce dont on ne connaît que des bribes.



12 mai 69. Passage à « Top Gear », télé-rock en Angleterre (where else...)
Mai - juin 69. Enregistrement public de la première galette de « Ummagumma ». Au Mothers de Birmingham et au Collège de Commerce de Manchester.
29 juin 69. Concert au Royal Albert Hall, à côté de Hyde Park. C'est la gloire.
8 août 69. Au programme du festival de blues et jazz de Plumpton. Un peu plus tard sort « Ummagumma », qui n'entrera dans les charts qu'en novembre pour y rester deux semaines à la cinquième place.
 Dès la saison de concerts d'été terminée, ils enregistrent la bande

sonore de « More ». Ils composaient leur musique l'après-midi en regardant le film, puis l'enregistraient le soir, entre minuit et neuf heures du matin, sur un 16 pistes. - Barbet Schroeder, in « Pink Floyd » de J.M. Leduc, éd. Albin Michel.
12 octobre 69. Ils participent au festival d'Essen.
Fin octobre 69. Amougies. « Un grand moment lorsque Zappa vint se joindre au Pink Floyd : pris dans une suite de vertiges, les sons arrachés s'étaient, se désintègrent, reprennent leur course. Ce fut une partie de free musique, au sens jazz du terme. » - Paul Alessandrini, « Rock & Folk » n° 35. Mais plus tard, ils interdisent par voie légale la sortie du film réalisé par Jérôme Laperousaz, nous privant ainsi de revivre un grand moment quand la nostalgie s'en fait sentir...
Décembre 69. Au Théâtre 140, à Bruxelles. Et sortie de l'album tiré de la B.O. du film « More ». Le Pink Floyd devient une institution.



23 - 24 janvier 70. Deux concerts, deux triomphes au Théâtre des Champs Élysées. Plus de light show, mais une mise en place impeccable et un son incroyable, réglé par Peter Watts.
2 février 70. Concert à Lyon.
30 mars 70. Participation au festival du Bourget. T'en souviens-tu, darling, ces pavés froids et ces vents glacés, ces verrières qui renvoyaient mille échos et ces bagarres derrière la scène entre musiciens et promoteurs... Pink Floyd survit au carnage et offre un très beau spectacle.
Avril 70. N° 39 de « Rock & Folk ». Pink Floyd gagnant du référendum devant les Stones.



la gloire

Avril - mai 70. Tournée en Amérique. On leur vole pour vingt briques de matériel, celui-là même qui s'étale sans pudeur sur la couverture de « Ummagumma ».
Mai 70. Sortie de « Zabriskie Point », d'Antonioni. Le Pink Floyd a composé une partie de la B.O. sans grand enthousiasme. Le professionnalisme ronronnant pointe le bout de l'oreille.
28 juin 70. Festival de Bath. Ils jouent des extraits de « Atom Heart Mother » sous la pluie, mais avec chœurs et grand orchestre à cordes. Puis s'envolent pour Rotterdam, où ils jouent le 29.
18 juillet 70. Concert gratuit à Hyde Park, au même programme qu'un autre protégé de Blackhill : Kevin Ayers.



26 juillet 70. Ils jouent au festival de jazz d'Antibes - Juan-les-Pins.
Été 70. Dououreux accouchement de la culture pop en France. Pink Floyd se devait d'y participer.
5 août : Biot.

8 août : St-Tropez.
12 août : Saint-Raphaël.
12 septembre 70. Le Pink Floyd inaugure la nouvelle politique culturelle du PC et passe en vedette à la fête de l'Huma.
18 septembre 70. Nouvelle conquête : les festivals classiques. Ils sont invités à celui de Montreux.
10 octobre 70. En vacances à Saint-Tropez, ils donnent un concert impromptu et composent un morceau à la gloire de la ville (plus tard dans « Meddle »).



24 octobre 70. « Atom Heart Mother » arrive à la première place des hit parades en Angleterre.
 Entre-temps Syd Barrett sort son premier album solo, « The Madcap Laughs », avec un bon coup de main de la part de ses amis Gilmour et Waters.
4 - 5 décembre 70. Télévision en France.
Fin décembre 70. Nick Mason producteur d'un album du Principal Edwards Magical Theatre. Waters compose la musique du film « The

« La vallée » (Bulle Ogier et Jean-Pierre Kalfon)



Body » (« Music From The Body »).
Janvier 71. Second album de Syd Barrett, avec un titre qui le définit : « Baby Lemonade ». Nouvelle participation de Gilmour et Wright, qui le produisent.



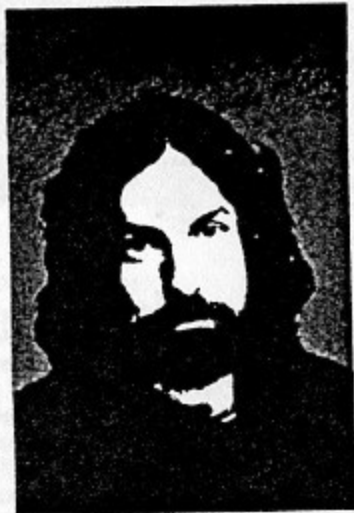
l'institution

Février 71. Tournée en Allemagne, concert à Lyon ; le public français commence à bouder les flons-flons d'un groupe qui se cherche et ne sait trop à quel saint se vouer. L'enregistrement de l'album « Meddle » est très long. L'inspiration ? Wish you were here... La fatigue de plusieurs années se fait sentir, et le groupe voudrait bien prendre le temps de faire le point.
Avril 71. Deuxième derrière les Stones au référendum de « R & F » n° 51.
15 mai 71. Concert au Crystal Palace de Londres.
12 juin 71. Nouveau concert à Lyon.
1^{er} août 71. Départ de la tournée en Extrême-Orient. L'Australie, puis le Japon leur font un accueil délirant.
Début octobre 71. Tournage dans les ruines de Pompéi d'un film réalisé par Adrian Maben.
16 octobre 71. Premier concert à San Francisco de la nouvelle tournée américaine.
5 novembre 71. Sortie de « Meddle ». Deux semaines dans les charts à la seconde place. L'album obtiendra

un succès de plus longue durée dans nos régions.

20 janvier - 13 février 72.

Grande tournée en Angleterre. Depuis deux ans, ils n'avaient guère visité leur propre pays. Entre-temps, Steve O'Rourke est devenu leur nouveau manager. C'est pas un marrant. Mais il sait vendre un produit et l'entretenir. Le Floyd gagne un peu plus



d'argent et s'amuse beaucoup moins. Premières réflexions acerbes contre les journalistes, le public, les photographes, etc...

17, 18, 19, 20 février 72.

Concerts au Rainbow, à Londres. Quadraphonie. Perfection technique. Mise au point impeccable. Tout baigne dans l'huile.

Fin février 72.

Retrouvailles avec Barbet Schroeder et enregistrement à Hérouville de la B.O. de « La Vallée ».

3 - 16 mars 72.

Grande tournée au Japon.

13 avril au 5 mai, 8 au 30 septembre et fin octobre 72.

Tournées américaines. Les critiques de là-bas commencent à dresser l'oreille. Pink Floyd : « We're only in it for the money ».

Fin juin 72.

Sortie de « La Vallée » (« Obscu-

David Gilmour



Marseille, 1972

red By Clouds »). C'est pas le super-pied, mais l'album reste accroché quatre semaines dans les charts.

20 novembre 72.

Arrivée du groupe à Marseille, pour une semaine en compagnie de Roland Petit. Les spectateurs viennent pour une demi-heure de Pink Floyd, et réservent un accueil banal aux entrecats de la compagnie de ballet. Le mélange des genres est difficile à réaliser, et à faire admettre au public de chacun.

Fin novembre 72.

Tournée française à Toulouse, Poitiers, Caen, Lille, Nancy et Lyon.

1^{er} et 2 décembre 72.

Concerts dans l'Île de la Jatte, à Saint-Ouen. Réminiscences du Bourget, mauvaises vibrettes en moins.

13 janvier - 4 février 73.

Avec Roland Petit, porte de Versailles : ballet à la gloire de Maïakowski. Le mariage avec la musique du Floyd n'est guère consommé.

23 mars 73.

Sortie de « Dark Side Of The Moon » (première au Planetarium

de Londres), qui va rester trente-deux semaines dans les charts anglais, et doit encore figurer les hit parades de chez nous. Le Pink Floyd devient alors la tarte à la crème des annonceurs publicitaires et des ingénieurs du son en panne de gimmick. On en retrouve des bribes dans les spots de la RFP et les indicatifs de France-Inter.

Octobre 73.

Sortie du livre de Jean-Marie Leduc sur le Pink Floyd aux éditions Albin Michel.

1974.

« Dark Side Of The Moon » reste cent semaines au hit parade du « New Musical Express ». Premier numéro un aux U.S.A.

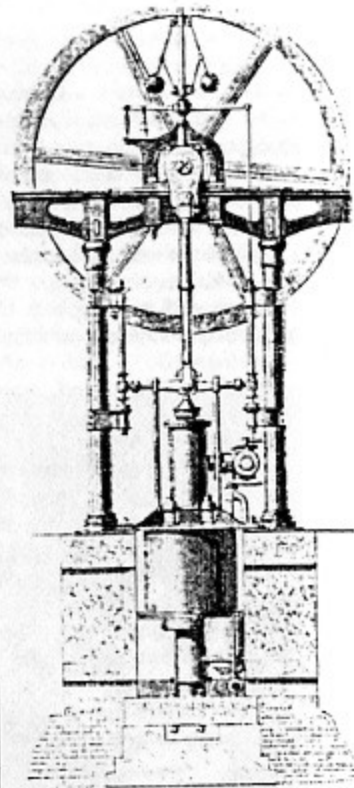


Printemps 74.

Episode Gini. Une boisson venue d'ailleurs. Le Pink Floyd, moyennant une jolie somme, s'envole pour le Maroc où il est photographié dans le désert par William Silano. Ils jetteront plus tard un vigoureux crachat dans ce potage, non sans en avoir lapé la substantifique moelle. Et puis, pris de soudains remords, ils font don des 50 000 Livres que leur a rapporté la chose à une fondation pour l'enfance handicapée. Enfin, tout ça n'est pas très clair et peut-être bien que le groupe se fait manipuler par des forces qui le dépassent. On pense aux Beatles et à l'éclatement de leur empire...

Juin 74.

Tournée en France. Nouveau spectacle avec écran circulaire,



projections de films, fumées, couleurs...

Et puis la semi-retraite. Ils ne savent plus trop quoi dire, ni comment le dire. Une réponse à cette question fin 75, avec le titre de leur nouvel album : « Wish You Were Here ». Il paraît qu'ils s'ennuient ensemble...

Été 74.

Gilmour produit l'album « Blue Pine Trees » par Unicorn. Joue avec Sutherland Brothers & Quiver. Nick produit « Rock Bottom » de Robert Wyatt, puis, plus tard, « Shamal », de Gong. Pour se distraire, ils jouent au foot. Aujourd'hui, on dit qu'ils sont passés au cricket.

De temps en temps apparaît une nouvelle qui relance l'intérêt, comme cette histoire de musique de film pour Jodorowski (« Dune », d'après Frank Herbert). Et puis rien ne se passe réellement. Ils appartiennent déjà à une autre époque, malgré leur succès monstrueux, un peu comme les Rolling Stones. Mais la loi du cirque est là, inflexible, et quoi qu'il arrive, « the show must go on ». Alors, à bientôt.

En manière de conclusion :

Décembre 76.

« Pink Floyd Story » à la BBC, dans un documentaire en six parties intitulé « Your mother wouldnt like it » - votre mère n'aimerait pas ça. Mais si...

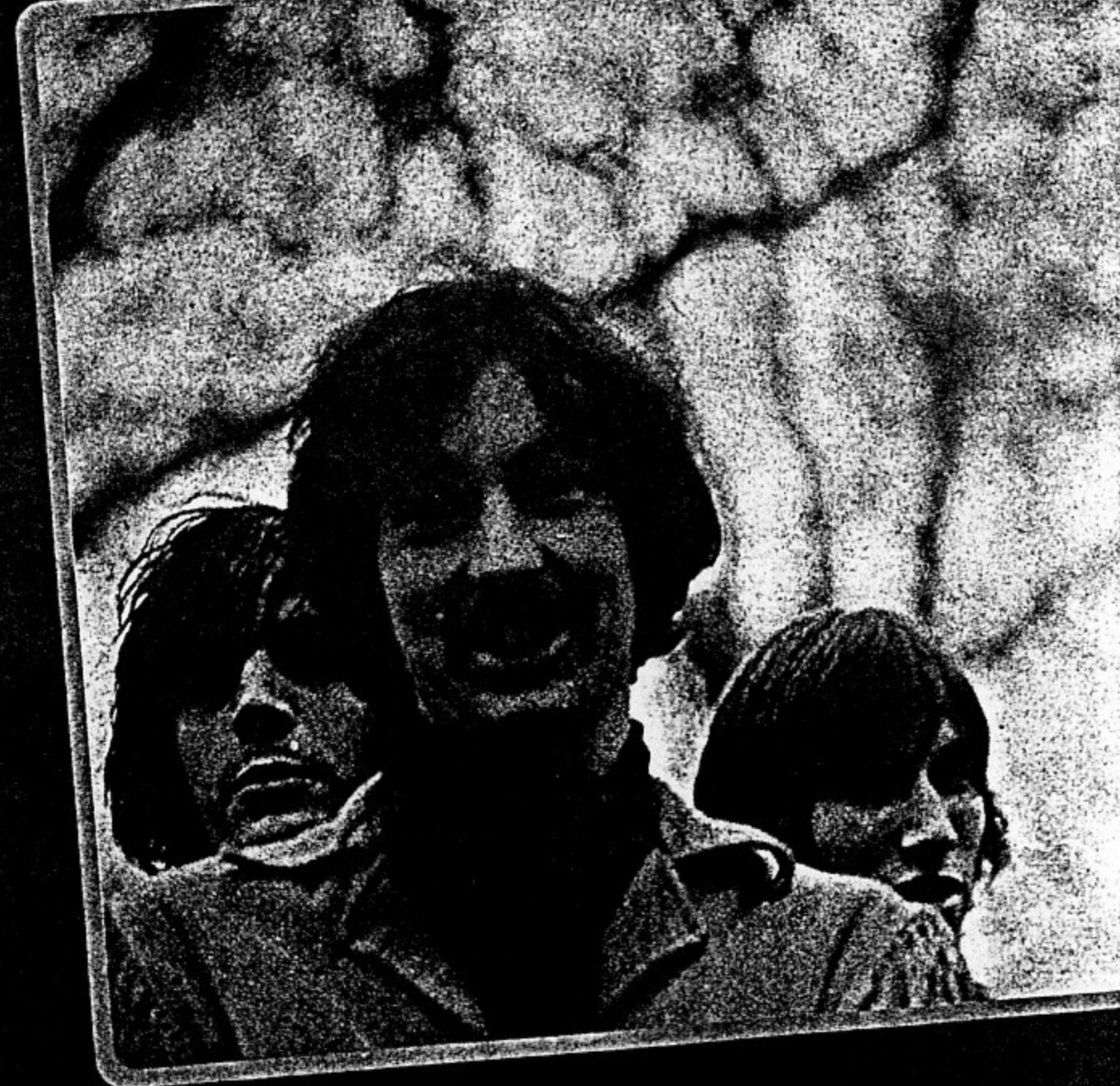
Février 77.

« Animals ».

22, 23, 24, 25 février 77.

Concerts aux Abattoirs. Puis tournée de promotion pour le nouvel album... And so on. - ALAIN DISTER.

Pink Floyd



vol. 1

Premier épisode de l'histoire fastueuse du groupe chéri du grand public français, telle que la voit Hervé Picart. Un flash-back tout imprégné de senteurs psychédéliques et d'effluves cosmiques, qui vous fera mieux apercevoir tout le chemin parcouru pour aboutir à « Animals », à ce Pink Floyd de 77 qui essaie de repeindre en rose une Europe bien grise.

Avant-dire : le groupe d'une génération

*When the sun will fall in the evening
Will he remember the lesson I
gave him ? »
(« Set the controls for the heart
of the sun »)*

Que représente exactement Pink Floyd en 1977 ? Si l'on se place d'un strict point de vue d'actualité musicale, il faut bien reconnaître que la nouveauté ne provient plus guère des créations du Flamant Rose. D'autres groupes sont allés plus loin que lui dans l'élaboration de sonorités inédites, le reléguant ainsi fatalement dans la troupe de ceux qui suivent le courant de l'Histoire, alors qu'il fut un temps glorieux où il la précédait. Tangerine Dream, tous les Allemands plus ou moins électroniques, Yes, Corea, Weather Report, voici ceux qui font se mouvoir la musique vers des horizons encore vierges. Et toutefois, les ventes sont là pour le prouver, que ce soit en France ou aux Etats-Unis, Pink Floyd demeure avec évidence au premier plan de la scène mondiale, chacun de ses albums créant l'événement, chacune de ses tournées l'hystérie, et cela sans forcer le moins du monde le cours des événements, sans appliquer au groupe ces méthodes de survie artificielle employées pour maintenir et raviver le brasilement faiblissant de certaines étoiles qui se rident. Alors ? Alors, il faut bien voir que la cause de cette prééminence, qui semble se perpétuer à rebours du sens du temps qui va, tient dans le seul fait que Pink Floyd, comme les Beatles, comme les

Syd Barrett, Nick Mason,
Roger Waters, Rick Wright vers 1966
« L'incarnation d'une génération
qui prenait la parole à son tour. »

Pink Floyd Story

Pink Floyd Story



L'un des premiers clichés du Pink Floyd
« Le bon temps de l'innocence
première. »



Wright, Barrett et Waters
« Un rock n' roll band et rien
de plus, avec seulement l'envie
d'être des stars. »

Stones, est le groupe d'une génération, et cela seul explique la vivacité terrace de sa suprématie, son caractère presque institutionnel. Toute génération connaît en effet ses précurseurs, ses avant-gardistes qui catalysent en eux l'influx et la volonté de changement d'une classe d'âge qui monte. Il en fut ainsi des Beatles pour le premier tiers des sixties, des Rolling Stones pour le second, et du Pink Floyd pour le troisième tiers, celui qui commença vers 66/67. Ensuite semble venir le règne de Genesis, puis plus tard celui des cosmiques allemands commencera. Et puis, quand une génération prend de l'âge, rentre dans le rang, le groupe qui a le mieux condensé en lui ses aspirations quitte également le front brûlant de l'actualité musicale, se contente de suivre le mouvement après l'avoir dirigé, mais son prestige prend alors une valeur de symbole, presque de mythe, et il peut continuer néanmoins à dominer la scène parce qu'il a la caution inconditionnelle de cette génération qui se reconnaît toujours en lui et continue à propager son image de marque dans les classes plus jeunes qu'elle influence. Regardez l'exemple des Beatles et des Stones : la partie la plus jeune du public continue à se passionner pour ces groupes grandis par leur prestigieux passé alors qu'ils ne sont plus à la pointe de la création. C'est que les cadres du journalisme rock sont justement formés par les gens de leur génération qui continuent à y croire et à s'y reconnaître, à propager la bonne parole, à se faire les prêtres d'un beau culte qui a tout pour fasciner. Et comme les Beatles et les Stones font toujours preuve de haute compétence et de ce savoir-faire mêlé d'opportunisme qu'on n'acquiert qu'avec l'âge, aucune déception n'en résulte et les monstres sacrés continuent leur course sur les sommets du rock, sans choquer ni paraître anachroniques le moins du monde. Il en est exactement de même pour Pink Floyd. Né du bouillonnement intense qui anima l'Angleterre lors de l'explosion du psychédélisme vers 66, découvert en France en 68 bien sûr, dans un autre bouillonnement, Pink Floyd est devenu l'incarnation d'une génération qui prenait la parole à son tour. Puis il est rentré d'abord dans les cadres de la culture avec ses albums à haute prétention intellectuelle (« Ummagumma », « Atom Heart Mother ») avant de glisser définitivement dans l'« establishment » avec « Money », de n'être plus le fer de lance d'un enthousiasme frais qui voulait se faire entendre, mais le symbole vivant d'une certaine image musicale ayant pris place dans l'Histoire. Après le rock ébouriffé mais gentil des Beatles, après le rock canaille des Stones, le Floyd offrit une nouvelle image publique au rock, celui d'une musique sérieuse et appliquée. Et s'il connaît une telle vogue auprès du grand public, s'il poursuit une carrière que personne ne songe à remettre en question, c'est parce qu'il représente un des visages du rock, facilement reconnaissable et donc sans souci et sans danger pour un grand public qui redoute toujours le côté rebelle des créations rock. Si le Floyd fit peur vers 68/69, il rassura à présent, tout en gardant le prestige d'avoir été un révolté, un découvreur, un de ceux à qui il faut tirer son chapeau parce qu'ils ont fait faire un tour de plus à la roue du temps.

Mais, peut-on se demander, pourquoi Pink Floyd et pas Soft Machine, Tomorrow, Syn, tous ces groupes qui naquirent de la même éruption que lui ? C'est tout le problème de la musique marginale qui, parce qu'elle repousse les conventions passées, fait en même temps fuir l'audience encore conditionnée par ces conventions. S'il n'y avait eu que des Syd Barrett au sein de Pink Floyd, que de ces novateurs fantasques, difficiles d'accès, dont le génie est lié à une instabilité malade et un mal d'être gluant, le Floyd n'aurait jamais percé. Mais il renfermait en son sein des têtes froides qui surent canaliser l'influx extraordinaire apporté par Syd Barrett, et se faire entendre. Il faut ajouter à cela un management intelligent, une image sympathique et rassurante malgré tout, une façon habile de toucher le plus grand nombre (festivals, musiques de films, télévisions), et voilà comment un groupe précipite en lui toutes les forces vives d'un mouvement. Les groupes psychédéliques vivaient tous un peu pour leur propre plaisir, refermés sur eux-mêmes, à l'image de Barrett. Mais le Floyd n'eut jamais cette mentalité underground, sans doute en raison du statut intellectuel de ses membres (la différence entre un étudiant des Beaux-Arts et un d'Architecture, tout est là). Il voulut donner à entendre à autrui sa création, bâtie aux yeux de tous au lieu de vivre simplement, égoïstement. Voilà pourquoi ce fut Pink Floyd et pas un autre.

Toutefois, à présent que le Floyd n'est plus un perturbateur mais une institution continuant doucement son existence tranquille, on peut se demander pourquoi il n'a pas chuté, comme tant d'autres découvreurs tombés dans l'oubli (comme les groupes californiens par exemple), pourquoi il a su, en quittant le domaine

Story

actif de la création, ne pas se faire oublier. Tout tient en fait dans l'habileté avec laquelle il est progressivement rentré dans le rang, et ce dès « Meddle ». Sans que l'on s'en rende vraiment compte tout de suite, Pink Floyd quitta sur la pointe des pieds la musique progressive pour se tourner vers une musique moins risquée, reconnue de tous : le rock. Avec la même perfection qu'il planait, il se mit à Swinger, tout en préservant son image de groupe du cosmos. Et puis, avec « Dark side » et les albums suivants, tout le monde se rendit enfin compte du changement opéré, tout en douceur. A l'heure qu'il est, le Floyd a totalement achevé sa « reconversion » avec « Animals », le premier album entièrement rock, ne planant pas, ni ne faisant la moindre référence à l'espace. A l'heure qu'il est, le Floyd produit une musique qui est opportuniste en ce sens qu'elle est aux aguets de ce qui se produit à l'avant-garde, et réinsère la nouveauté qui flotte dans l'air du temps dans une musique sans risques ni audaces qui s'adresse au grand public. Avec la garantie de son nom mythique, il propage une actualité musicale tamisée, passée dans le prisme de sa personnalité, tout comme le firent les Beatles avec les tournois psychédélics pour « Sergeant Pepper », tout comme l'ont fait les Stones en mettant du reggae dans « Black and blue ». Voilà pourquoi notre Floyd ne périlite pas : cela lui est impossible dans de semblables conditions. En toute occasion, il garde sa belle image, son Sens (car il représente quelque chose), et une sorte de bonheur dans l'instant provenant d'une intelligence opportune magnifiée par la perfection colossale qui fut toujours sienne. Sauf peut-être lors de certains concerts, comme à Francfort...

A présent, il est temps de retourner loin en arrière, dans ces années 65/66 où il y avait « something in the air », quelque chose fleurant bon l'inédit et la jeunesse, en ces temps où Pink Floyd n'était rien qu'un petit groupe-aventurier...

« The time is gone, the song is over, Thought I'd something more to say » (« Time »)...



Wright, Waters, Mason et Barrett
« Des têtes froides qui surent canaliser l'influx extraordinaire apporté par Syd. »

I. — UFO, Happenings, Marijuana : Comment naissaient les fils du psychédélicisme

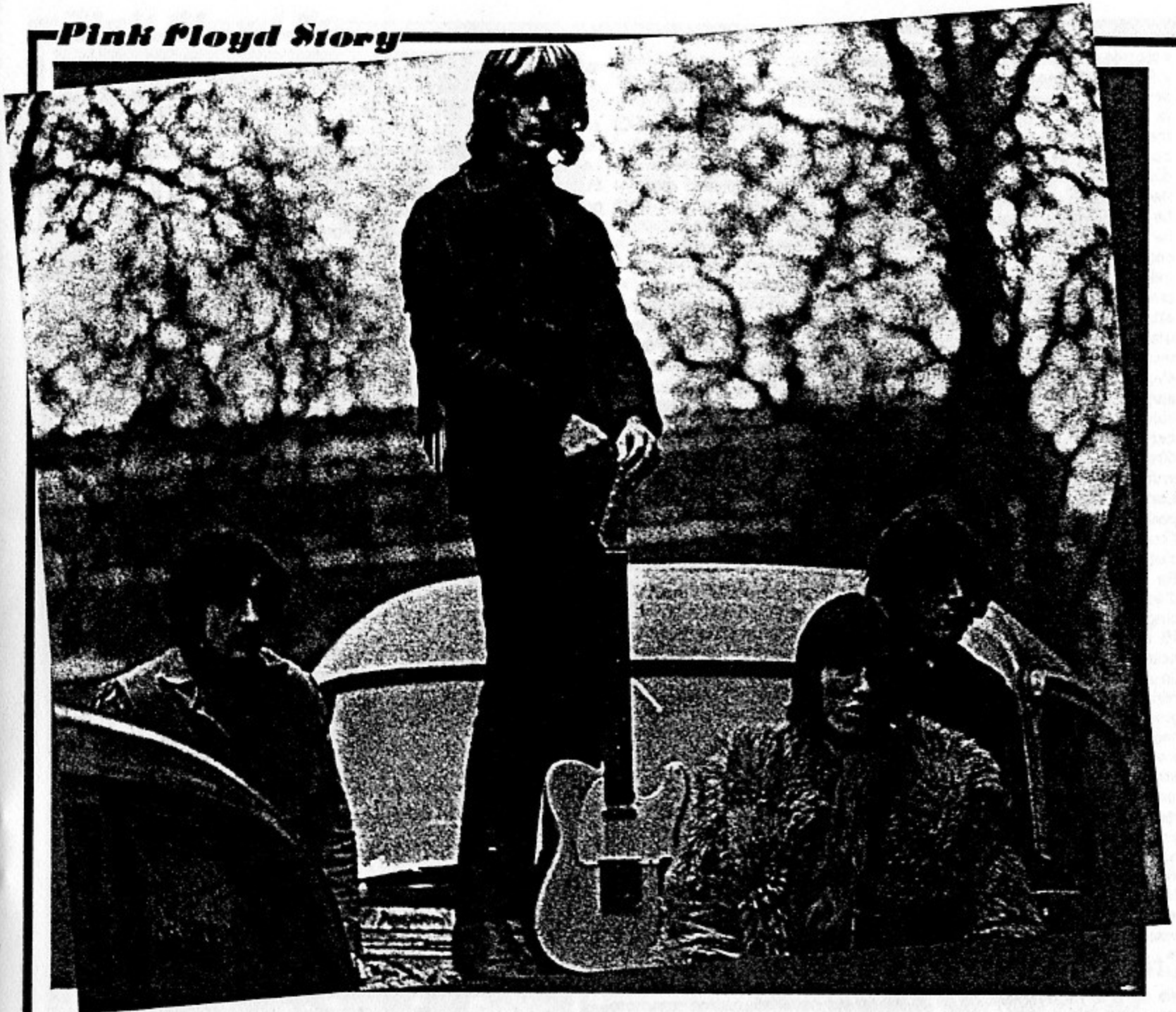
Fin 1965. Johnson se pâmail de douleur devant l'Amérique inquiète pour son sort autant que de son embourbement dans les rizières vietnamiennes. Smith jouait au tyran en Rhodésie. Le gouvernement anglais abolissait la peine de mort. Et dans tous les juke-boxes revenaient sans s'épuiser les doux refrains de « We can work it out », « Get off my cloud » et « Turn, Turn, Turn ». En ce temps là, une fièvre nouvelle venait de réveiller Londres.

Venant tout droit de Californie, la vague du psychédélicisme s'abattit sur Big Ben. La jeunesse londonienne soudain résolument lasse du british way of life s'abandonna à une bohème nouvelle, directement imitée du mouvement hippie naissant de Frisco et L.A. Ce fut une brutale éclosion d'endroits nouveaux où la même faune portant foulards et soieries, toiles indiennes et turbans, mais avec un reste d'Angleterre dans la mise, se retrouvait pour d'exotiques happenings. On vit surgir du néant des boutiques baroques, les head shops, où le commerce cédait la première place aux rencontres d'aventure. Les premières radios pirates naquirent alors à une dimension nouvelle pour répandre cet état d'esprit inédit : le « Lucy fruit show » de Radio-Caroline et le « Perfumed garden » de John Peel sur Radio-London distillaient dans la nuit des séquences irréelles donnant une large part à toute une génération féconde de groupes anglais. Il faut dire que l'on était en plein dans le boom des groupes anglais : Cream, l'Experience, les Who entameraient bientôt leur conquête du monde, ouvrant la voie à une seconde génération qui allait comprendre Procol Harum, Move, Soft Machine, et Pink Floyd bien sûr. Le mouvement amorcé en 65 prit toute son ampleur en 66 grâce aux délires nocturnes des radio-pirates. Dans la foulée apparurent les premières boîtes psychédélics, telles Tiles, Pink



Floyd, début 67 « Une notoriété naissante. »

Pink Floyd Story



A Londres, fin 66
« Le public de province ne supportait pas ça, lui. »

Flamingo, Speakeasy, Happening 44, antres à la vie débridée, perpétuellement noyés dans la musique et les projections colorées. Mais le phénomène restait limité à Londres.

Architectural Abdabs

Pendant ce temps, dans le tournoiement chamarré de la vogue psychédélic, un groupe commençait vaguement à faire parler de lui à force d'écumer les fêtes insomniaques de Cambridge, un petit groupe pas très bon mais qui de loin en loin vous sortait quand même un bon rock ou mieux un rhythm'n'blues bien senti. Non, ce n'était pas Pink Floyd, mais les Architectural Abdabs, nouvelle mouture d'un groupe nommé Sigma 6. Un orchestre bien versatile d'ailleurs, au point de changer de nom du jour au lendemain et de devenir Tea Set ou quelque autre extravagance. Il se composait de Clive Metcalf (basse), Juliette Gale et Keith Noble (chant), et surtout de Roger Waters, Nick Mason et Rick Wright. Waters et Mason étaient alors étudiants en architecture à la Polytechnic School de Regent Street alors que Rick Wright végétait dans un quelconque conservatoire tout en flirtant épisodiquement avec les colonnes doriques comme ses petits copains. D'où le nom du groupe. Tous trois s'étaient connus en fréquentant la même classe d'archi. Ils avaient tous trois le même âge, (ils étaient tous nés en 44 ou 45), et partageaient un goût médiocre pour les épures et un autre, immodéré celui-là, pour la musique. Pendant le premier semestre de 66, ils multiplièrent donc les concerts estudiantins dans leurs villes natales, Cam-

bridge et Londres, traînant leur rhythm'n'blues mal dédouané dans les sphères orientalisantes d'un milieu psychédélic trop bariolé pour ne pas les fasciner. Aussi mauvais fussent-ils, nos trois larrons tiraient comme des boulets leurs complices et le groupe finit par se séparer. Pas tout à fait cependant puisque Rick tint à poursuivre ses tendres relations avec Juliette-la-chanteuse qui devint par la suite Madame Wright.

Au printemps, Waters eût la bonne surprise de tomber sur un vieux copain de collège avec qui il avait usé ses fonds de culotte à Cambridge. Le copain s'appelait Syd Barrett, il poursuivait des études distraites aux Beaux-Arts, sans parvenir à les rattraper, et jouait de la guitare la plupart du temps. Un génial découvert, mélangeant les fastes orientaux de la fashion de Portobello avec un dandysme bien britannique, bref le type même du musicien anglais de ces années-là : une chemise bien blanche, et un foulard chamarré pour faire in. Des retrouvailles naquit un groupe. Et comme il fallait bien lui trouver un nom, on choisit celui de Pink Floyd, en mélangeant des références à Eddie Floyd le chanteur soul, au Pink Flamingo, et surtout parce que cela sonnait délicieusement bien en ces temps de douces et folâtres rêveries.

Les premiers pas du Flamant rose

Dès juillet 66, le Pink Floyd commence à jouer dans Londres. Il ne s'était guère préoccupé de répéter : l'essentiel était de jouer en concert, et advenue que pourra. Et puis, le perfectionnisme n'était pas encore de mise chez ces débutants vraiment très mauvais certains soirs. Leur répertoire se composait alors de rhythm'n'blues, de reprises de Bo Diddley, de vieux blues des familles et même d'adaptations des Stones. Comme le raconte

volontiers Waters avec une moue amusée : « Nous n'étions alors qu'un rock'n'roll band, et rien de plus, avec seulement l'envie d'être ses stars ». (« Zig-Zag »). L'on était loin d'« Astronomy dominé » ! Seulement Barrett avec son allure insensée, sa voix au lourd accent cockney et sa guitare curieusement irisée de « fantasy », comme disent les Anglais, donnaient au Floyd une tournure bien supérieure à celle des Architectural Abdabs.

Le mouvement hippie prenait une importance considérable. On ne parlait plus que de happenings, de love-in. De véritables campagnes militantes étaient mises sur pied pour vanter les mérites de la marijuana. Le sociologue Marshall Mac Luhan prenait la défense scientifique du mouvement. Et un sommet sera atteint le jour où les Beatles et quelques autres stars achèteront une pleine page du respectable Times pour déclarer à la face du monde que la marijuana n'est pas plus nocive que le whisky, loin s'en faut. Cette effervescence s'organise au point qu'elle se crée son propre journal, International Times, plus connu sous l'abréviation de IT, qui va vraiment devenir le porte-parole de toute cette faune turbulente curieuse de sensations nouvelles. Le directeur de IT, John Hopkins avait dans l'idée de lancer son propre journal, International Times, plus connu sous l'abréviation de IT, qui va vraiment devenir le porte-parole de toute cette faune turbulente curieuse de sensations nouvelles. Le directeur de IT, John Hopkins avait dans l'idée de lancer son propre journal, International Times, plus connu sous l'abréviation de IT, qui va vraiment devenir le porte-parole de toute cette faune turbulente curieuse de sensations nouvelles. Le directeur de IT, John Hopkins avait dans l'idée de lancer son propre journal, International Times, plus connu sous l'abréviation de IT, qui va vraiment devenir le porte-parole de toute cette faune turbulente curieuse de sensations nouvelles.

Croissance accélérée

Pris dans le mouvement de cette vie en sur-accélération, tournant au rythme le plus rapide car fondée sur une jouissance forcenée de l'instant, un garçon au sein de Pink Floyd mûrissait plus que les

autres : Syd la bohème. Stimulée par cette existence survoltée des happenings, son imagination fantasque se mit à produire et Syd commença à apporter des chansons à ses complices. De ces airs un peu fous qui se mariaient si bien à l'atmosphère virevoltante de Kensington Park Lane. Son premier essai fut un « Lucy Lee in blue tight » (qui fut enregistré mais jamais commercialisé). Puis vint « Arnold Layne » et d'autres, Syd amenant le groupe à prendre en charge son originalité, à ne plus adapter mais à créer véritablement, à devenir un vrai groupe.

Tandis que Syd s'occupe de composer, Roger et Nick commencent à se passionner pour l'aspect visuel des spectacles, les light-shows, les projections sur liquide coloré. C'était alors la vogue du spectacle total à la californienne, avec autant d'importance accordée aux images qu'aux sons. Poussés par leur premier manager, Andrew King, ils montent leur premier spectacle à la Roundhouse, « Pink Floyd, Films and Madness ». Tout un programme ! Celui-ci a lieu en novembre 66. Le même mois, premier symptôme d'une notoriété naissante, le Flamant Rose devient groupe résident du Marquee, c'est-à-dire qu'il joue tous les lundis et mardis soirs pendant un mois. C'était un tremplin vers la célérité qu'avaient avant lui empruntés Stones, Who ou Small Faces.

L'UFO

Mais il manquait encore à Londres un vrai grand club où pussent se cotoyer en permanence tous les lecteurs de IT. Le sieur Hopkins et Joe Boyd, grand prêtre des happenings de l'époque, eurent donc l'idée du fameux UFO, club légendaire qui restera à jamais lié à l'histoire fulgurante du psychédéisme anglais. L'UFO était une sorte d'endroit de réunion et de rencontre, où il se passait toujours quelque chose (l'essence même du happening) : récitations de poèmes béatement idylliques, concerts improvisés, projections de films. La scène était à qui voulait la prendre. Et le tout baignant éternellement dans des fontaines de lumières colorées et glougloutantes, kaléidoscope protoplasmique noyant dans ses mouvances cette Cour des Miracles nouvelle. L'UFO fut inauguré le 31 décembre 66, par Syn, Soft Machine, le Bonzo Dog et bien sûr Pink Floyd, le groupe le plus planant de cette époque en perpétuelle lévitation, un Pink Floyd qui devint aussitôt le roitelet de cette minuscule Byzance au cœur du grand Londres.

Si mauvais que cela ?

A partir de ce moment, il ne se passera guère de quinzaine sans que le Floyd ne vint s'ébrouer dans la féérique taverne de Tottenham Court. Entre une projection du « Chien Andalou », une causerie warholienne ou unedéclamation poétique, le groupe vient jouer à son gré autant de temps qu'il le désire. Mais si le Floyd est l'enfant-chéri de l'UFO, les grosses vedettes du mouvement demeurent le Crazy World d'Arthur Brown. De plus, le groupe ne s'aventure guère hors de Londres : « Nous ne pou-



Pink Floyd Story

Projections psychédéliques
« La surenchère enivrante du spectacle total. »

Pink Floyd Story

MELODY

POP 30

MAKER

© LONGACRE PRESS LTD., 1967

- 1 (1) SOMETHING STUPID Frank and Nancy Sinatra, Reprise
- 2 (3) PUPPET ON A STRING Sandie Shaw, Pye
- 3 (14) A LITTLE BIT ME, A LITTLE BIT YOU Monkees, RCA
- 4 (13) HAI HAI SAID THE CLOWN Manfred Mann, Fontana
- 5 (2) RELEASE ME Engelbert Humperdinck, Decca
- 6 (5) THIS IS MY SONG Harry Secombe, Philips
- 7 (8) IT'S ALL OVER Cliff Richard, Columbia
- 8 (4) SIMON SMITH AND HIS AMAZING DANCING BEAR Alan Price, Decca
- 9 (6) I WAS KAISER BILL'S BATMAN Whistling Jack Smith, Deram
- 10 (15) PURPLE HAZE Jimi Hendrix, Track
- 11 (7) EDELWEISS Vince Hill, Columbia
- 12 (19) BERNADETTE Four Tops, Tamla Motown
- 13 (12) GEORGY GIRL Seekers, Columbia
- 14 (27) HAPPY TOGETHER Turtles, London
- 15 (11) PENNY LANE/STRAWBERRY FIELDS FOREVER Beatles, Parlophone
- 16 (23) I'M GONNA GET ME A GUN Cat Stevens, Deram
- 17 (10) THIS IS MY SONG Petula Clark, Pye
- 18 (20) BECAUSE I LOVE YOU George Fame, CBS
- 19 (9) MEMORIES ARE MADE OF THIS Val Doonican, Decca
- 20 (25) SEVEN DRUNKEN NIGHTS Dubliners, Major Minors
- 21 (22) ARNOLD LAYNE Pink Floyd, Columbia
- 22 (11) TOUCH ME, TOUCH ME Jimi Hendrix, Beaky, Mick and Tich, Fontana
- 23 (18) THERE'S A KIND OF HUSH Herman's Hermits, Columbia
- 24 (26) KNOCK ON WOOD Eddie Floyd, Atlantic
- 25 (16) LOVE IS HERE AND NOW YOU'RE GONE Supremes, Tamla Motown
- 26 (17) ON A CAROUSEL Hollies, Parlophone
- 27 (24) GIVE IT TO ME Troops, Page One
- 28 (25) AL CAPONE Prince Buster, Blue Beat
- 29 (1) JIMMY MACK Martha and the Vandellas, Tamla Motown
- 30 (1) DEDICATED TO THE ONE I LOVE Mama's and Papa's, RCA

POP 30 PUBLISHERS

10 Columbia, 11 Decca, 12 Capitol, 13 Mercury, 14 Polygram, 15 Philips, 16 Parlophone, 17 Pye, 18 Columbia, 19 Decca, 20 Major Minors, 21 Fontana, 22 CBS, 23 Atlantic, 24 Atlantic, 25 Motown, 26 Atlantic, 27 London, 28 Page One, 29 Tamla Motown, 30 RCA

Avril 67

« Tout le rock anglais de 67 est inscrit dans ces trois minutes. »

vions nous en sortir qu'à Londres, raconte Nick Mason, car le public y était plus tolérant et prêt à supporter dix minutes de merde pour enfin découvrir cinq minutes de bonne musique. Nous en étions au stade expérimental. Nous partions donc dans des solos impensables où personne ne se risquait. Le public de province ne supportait pas ça, lui » (Extrait de « Pink Floyd », de J.-M. Leduc). Bref, si le Floyd était un groupe aventureux, il n'était aussi que l'orchestre d'une petite élite éclairée se réduisant à la clientèle d'un club précis. Que de chemin parcouru depuis ! Et lorsqu'on leur demande à présent ce qu'ils pensent de ce qu'ils étaient en ces temps pionniers, leur réponse est toujours la même : « Nous étions effroyablement mauvais » (« Zig-Zag » Interviews).

Il faut dire que la conception musicale du groupe à cette époque était plus que simpliste. En concert, ils partageaient d'un thème donné, d'une chanson composée par Syd Barrett, telles « Arnold Layne », « Stoolifix », « Flaming », « Butterfly », puis le groupe s'enfonçait dans un délire sonore peu soucieux de cohérence, les morceaux s'étiraient, s'étiraient tout au long d'innombrables improvisations chuintantes. A cette époque, aucun morceau du Floyd ne durait moins de trente minutes ! Et en vérité, ces longues

élucubrations avant-gardistes n'étaient pas toujours convaincantes, mais elles exprimaient une foi, une énergie, une volonté d'un nouveau vivre qui en faisaient toute la valeur.

Pink Syd

Un homme se détachait toutefois du groupe d'apprentis bruyants qu'était le Flamant Rose : Syd Barrett, évidemment. De tous, il avait le plus grand sens artistique. Il s'était donc imposé comme le seul compositeur, apportant de plus en plus de pièces étranges aux lyrics tourmentés : il était le leader du groupe. Ce qui fit dire à Andrew King, leur manager : « C'est grâce au tempérament artistique de Barrett que la formation a pu trouver sa voie, à ce point d'ailleurs qu'on avait alors l'impression que le Floyd, c'était Syd Barrett plus n'importe quel musicien susceptible de l'accompagner ! » (Extrait de « Pink Floyd », Op. Cit. comme on dit dans les travaux universitaires). Les autres Floyd reconnaissaient d'ailleurs de bonne grâce la supériorité de leur guitariste. A telle enseigne que Waters déclara un jour à Zig-Zag : « J'en suis persuadé : Syd est un des trois meilleurs compositeurs du monde ». Rien moins. En plus de cela, Barrett avait une telle présence qu'il semblait occuper la scène à lui seul, les autres disparaissant dans les couleurs en fusion des light-shows. Sa voix sourde et grave, avec des accents de prophète contrastant avec son phrasé cockney, retenait surtout l'attention. Son jeu de guitare délirant, incroyable amoncellement de notes triturées, passées au larsen et à la réverbération, semblait être la drogue insidieuse qui forçait les autres à divaguer avec lui. Et puis, lorsqu'il portait sa cape noire et traçait dans l'air des moulinets avec ses bras, l'on avait l'impression de voir un prêtre de l'Apocalypse. Inquiétant et fascinant Syd Barrett. Malgré ses excès d'alcool et de drogue, malgré une vie désordonnée, il paraissait dans la plénitude de ses facultés, créant avec cette facilité trop naturelle qui est l'apanage du génie.

Premières victoires

Le 17 janvier 67, l'enfant-roi de l'UFO fit son entrée dans le show-biz officiel lors d'un concert au Commonwealth Institute, sorte de ministère officieux. Il y présenta un nouveau spectacle total, « Music in colour, Pink Floyd », féerie de sons et de lumières mise au point par Barrett mais aussi celui que l'on allait appeler le cinquième Pink Floyd, Jo Cannon. Ce spectacle, réglé par cet éclairagiste fou, manipulateur prolifique de liquides colorés et de films, était en fait une réponse à Soft Machine qui, de retour des U.S.A., s'était montré le plus au point sur le chapitre visuel. Pris dans la surenchère enivrante du spectacle total, Pink Floyd s'était fait un point d'honneur d'aller plus loin encore que ses rivaux. Et il faut dire que Cannon fit bien les choses. A ce moment, le mouvement psychédélique faisait l'objet d'une commercialisation à outrance et d'une récupération par le système qui se sentait un peu alarmé par cette fièvre galopante. Et Pink Floyd ne cessa alors d'être demandé de toutes parts puisqu'il semblait représenter au mieux le nouveau mouvement, grâce surtout à son fabuleux light-show. Le moment était venu pour lui de faire un disque, et Joe Boyd, directeur de l'UFO, se chargea de le produire. Mais cela ne se fit pas sans mal. Contrairement à ce que l'on croit généralement, ce ne fut pas « Arnold Layne » qui fit problème face aux mass-media. Cette superbe chanson aux paroles floues, toutes imprégnées des vibrations du temps, avait charmé tout le monde : « Arnold Layne a une habitude étrange/Collectionner les vêtements/Clair de lune - Contours dilués/Il lui conviennent bien ! » Cette variation surréaliste de Barrett partait en fait d'un personnage réellement vivant qui vivait chez sa mère, logeuse d'étudiants bigarrés. La musique était elle le typique du rock anglais de ce moment-là, sachant glisser dans des refrains acidulés comme des nuées d'incertitudes et des pans d'ombre. Ce fut en fait la face 2 qui heurta si profondément les directeurs de la BBC qui refusèrent de programmer le disque si le groupe n'en changeait pas titre et paroles. La chose s'appela en effet « Let's roll another one », titre sans équivoque annonçant des paroles qui étaient un hymne même pas voilé à un certain art de fumer. Le Floyd n'ayant pour seule ambition que de passer à la BBC exécuta la volte-face demandée et cela donna « Candy in a currant bun », morceau d'ailleurs si peu accrocheur qu'il ne passa jamais sur les ondes ! Comme on le voit, Pinky n'était pas un groupe fort militant et tenait plus au succès qu'à l'intégrité de ses idées. « Arnold Layne » démarra assez fort et entra dans les charts. Que ceux qui possèdent ce disque merveilleux courent à l'instant le réécouter. C'est vraiment une petite perle : tout le rock anglais de 67 est inscrit dans ces trois minutes. Joli mois de mars...

Pink Floyd



Les Jeux de mai

Parallèlement, le Floyd connaissait une activité intense. Du côté cinématographique, il participa au film « Tonite, let's all make love in London », avec les Animals notamment, où il interprète « Interstellar Overdrive », son morceau de bravoure des concerts fous de l'UFO. Puis Barrett lança le projet d'un autre film, en avril, « La vie de Percy, le chasseur de rats », un portrait tout à fait dans la lignée des autres créations musicales de Barrett, que devrait tourner et jouer le groupe seul. Mais le projet capota. Et les spectacles continuent : le même soir du 29 avril, il joue en Hollande puis revient en avion taxi à Londres pour participer au « Technicolor Dream », gigantesque happening audio-visuel organisé à l'Alexandra Palace, l'Ally Pally comme on disait alors, une partie de 7 000 cinglés éclatés jusqu'à la folie au cours de laquelle Yoko Ono invite chaque spectateur à venir lui découper un morceau de sa robe. Je vous laisse deviner l'hystérie et la conséquence dernière de ce happening coquin... En fait le mythe du spectacle total est à son apogée. C'est l'âge d'or du psychédéisme. Le 27 mai, le lendemain de la sortie de « Sergeant Pepper », le Floyd fait un triomphe au Queen Elizabeth Hall avec son nouveau spectacle, écrit par Barrett : « Games for May, space-age relaxation for the climax of Spring ». Dans un enfer de sons et de lumières, Barrett est sacré Dieu-Pan du mouvement. Il n'y en a plus que pour lui, et c'est justice. Sa guitare, ce jour-là, connaîtra ses plus belles transes sur « Astronomy dominé » et « Interstellar Overdrive ». Le mois suivant sort le second quarante-cinq tours du groupe, « See Emily Play »/« Scarecrow », tiré des Jeux de mai, de l'aveu du groupe bien supérieur à « Arnold Layne », et étant encore une variation fantaisiste sur un personnage aperçu par Barrett. Ce second disque connaît d'ailleurs un fort bon succès et, lorsque l'été s'abat sur Londres en fête, alors que les fêtes psychédélices vont connaître le paroxysme de leurs orgies avant de s'étioler lentement, Pink Floyd est bien devenu le groupe-symbole de tout ce mouvement.

Alors que dans Londres conquis on ne parle plus que du « groupe de Syd Barrett », la plus grande fête du mouvement hippie se prépare. Mais d'aucuns trouvent les head shops fanés, et les yeux de Syd bien voilés, comme couverts d'un trouble naissant. Les premiers symptômes de l'essoufflement d'une course folle ? Il vous faudra attendre à présent le mois prochain pour apprendre ce qu'il advint du Flamant Rose au pays des chimères...

A suivre
Hervé PICART

Mai 67

« Le groupe-symbole de tout un mouvement. »

6 (11) HED RATHER BE WITH ME	Turtles, London
7 (12) ALTERNATE TITLE	Monkees, RCA
8 (12) GROOVIN'	Young Rascals, Atlantic
9 (4) THE HAPPENING	Supremes, Tamla Motown
10 (16) HERE COMES THE NICE	Small Faces, Immediate
11 (8) DON'T SLEEP IN THE-SUBWAY	Petula Clark, Pye
12 (14) SILENCE IS GOLDEN	Travis, CBS
13 (11) IF I WERE A RICH MAN	Topol, CBS
14 (17) WATERLOO SUNSET	Beach Boys, Capitol
15 (6) FINCHLEY CENTRAL	Kinks, Pye
16 (13) SWEET SOUL MUSIC	New Vaudeville Band, Fontana
17 (18) WHAT GOOD AM I	Arthur Conley, Atlantic
18 (30) IT MUST BE HIM	Cilla Black, Parlophone
19 (29) SEVEN ROOMS OF GLOOM	Vince Hill, Columbia
20 (15) DEDICATED TO THE ONE I LOVE	Vicki Carr, Liberty
21 (27) RESPECT	Four Tops, Tamla Motown
22 (19) NIGHT OF THE LONG GRASS	Mama's and Papa's, RCA
23 (1) SEE EMILY PLAY	Cliff Richard, Columbia
24 (21) FIRST CUT IS THE DEEPEST	Troggs, Page One
25 (29) SEVEN DRUNKEN NIGHTS	P. P. Arnold, Columbia

© LONGACRE PRESS LTD., 1967

POP 30 PUBLISHERS

US TOP TEN

TOP TEN LPs

Juillet 67

« Dans Londres conquis, on ne parle plus que du " groupe de Syd Barrett ". »

Deuxième épisode de l'histoire du Pink Floyd, où l'on retrouve la folie de Syd Barrett s'épanouissant dans les ultimes fêtes d'été d'un psychédélisme proche de l'agonie, un Syd qui va disparaître, emmenant avec lui les délires de jeunesse d'un groupe devenant adulte. Hervé Picart parcourt pour vous la chronique de ces temps incertains.

II. — De la folie de Londres à celle de Syd l'étrange : la fin des rêves

Juillet 1967 dans un Londres tout fou. Le psychédélisme allait connaître ses dernières folles heures. Dans l'air passait la mélodie à la mode de « See Emily Play », le dernier single de Pink Floyd : « Emily essaie, mais comprend mal... Elle a souvent tendance à emprunter les rêves de quelqu'un jusqu'au lendemain ». Tandis que se prépare le grand love-in international qui doit consacrer le mouvement hippie, Pink Floyd poursuit sur sa lancée, et multiplie les télévisions. Seulement, lors du « Top of the pops » de ce début juillet, Waters, Wright et Mason ont la mauvaise surprise de voir arriver un Syd en lambeaux, pas rasé. Ce fut le premier symptôme de la déchéance qui allait s'abattre sur le leader du groupe. Ce jour-là, la phrase d'un des critiques de IT avait pris tout son sens, une phrase qui disait : « Ces gars-là jouent comme des clochards ». Mais Syd se reprit bien vite...

Dernières fêtes, premiers troubles

Arrive enfin ce jour du 29 juillet, choisi pour le grand love-in. Celui-ci se déroule à l'Alexandra Palace, ce même Ally Pally qui avait déjà vibré lors du « Technicolor dream ». Ils sont quinze mille ce jour-là à s'être rassemblés, venus de tous les pays d'Europe Occidentale. Le psychédélisme connaît sa dernière grande fiesta londonienne. C'était alors l'époque la plus riche et tape-à-l'œil du mouvement, les groupes exhibaient de folles tenues aux étoffes chamarrées. L'on était loin de la chemise et du foulard. La photo qui se trouve au dos du « Days of future passed » des Moody Blues, qui se reformaient cette année-là, vous restituera toute l'ambiance haute en couleurs de ce temps. Le luxe qui préluait à l'engorgement. Le Crazy World, Brian Auger, Eric Burdon et le Floyd, bien sûr, mènent la fête. Mais presque au lendemain de cette orgie ultime de sons et de lumières, Barrett plongeait dans les affres d'une crise de paranoïa et partait sans prévenir se terrer chez ses parents à Cambridge. Cette fois, la folie du faiseur de rêves s'échappait des cercles de la fiction pour s'annexer le réel. Pour le Floyd, les retombées de la fête étaient accablantes. A tous points de vue, une époque donnait ses premiers signes d'épuisement, et dans la personne même d'un de ses maîtres à délirer.

Waters avouera plus tard qu'à cette époque déjà son amitié pour Barrett se déliait progressivement face aux égarements de son ami d'enfance. Le groupe alla pourtant tirer Syd de sa retraite pour enregistrer le premier album du groupe, au début du mois d'août. D'un coup, Barrett sembla alors retrouver toutes ses facultés créatrices et la vitalité nécessaire : « La perspective d'enregistrer semblait inspirer et aviver la créativité de Barrett, explique leur manager Andrew King. Dès que nous arrivions n'importe où près d'un studio, ses chansons apparaissaient, comme par enchantement. » Sidérant bonhomme. Pendant les quelques jours des sessions, il connaît une

Floyd Psychédélique, 1967
« Nous sommes persuadés que les lumières et la musique sont les éléments d'un même décor. »



Syd Barrett, 1967
« Un des trois ou quatre grands à côté de Dylan. »

activité intense, écrivant chanson sur chanson, en quelques minutes, s'affairant au mixage, ce qui d'ailleurs se sentira dans ces furieuses embarcades du son du disque qui ne cesse de tanguer d'un canal à l'autre (Barrett, en peintre, jonglait avec la musique comme avec les taches de couleur aux Beaux-Arts). L'enregistrement achevé, le Pink Floyd participe dans la foulée au festival de Windsor, le 12 août 1967. Celui-ci, date importante, fut le premier à avoir lieu en Angleterre. Le Floyd, groupe du moment, se devait d'y participer.

Le coup de grâce

Deux jours plus tard, alors que les hippies traînaient encore sur les routes du retour de Windsor, le cabinet d'Harold Wilson prenait la mesure qui allait sonner le glas du mouvement en interdisant les radio-pirates. Le 15 à 0 h, la musique psychédélique disparaissait des ondes. Seule Radio-Caroline allait relever le défi. Peu après, l'UFO fermait une première fois. Ses directeurs tentaient de le renflouer et le transportaient à la Roundhouse. Le 1er septembre, Pink Floyd, toujours enfant-chéri, assumait brillamment la réinauguration. Mais l'on sentait comme une fatigue latente dans la faune, finalement restreinte, des habitués de l'Objet Volant. L'UFO n'allait pas y survivre et fermait bientôt, au mois d'octobre. Avec sa mort, la légende dorée du psychédélisme naissait, enterrant en même temps le mouvement qui se sentait soudain périmé dans ses indiennes fanées. La survie devenait agonie, et même si l'Electric Garden rebaptisé Middle Earth reprenait le flambeau, le cœur n'y était plus. On ne peut pas vivre trop fort si longtemps. Le psychédélisme anglais, overdozé de naissance, était promis à une mort précoce.

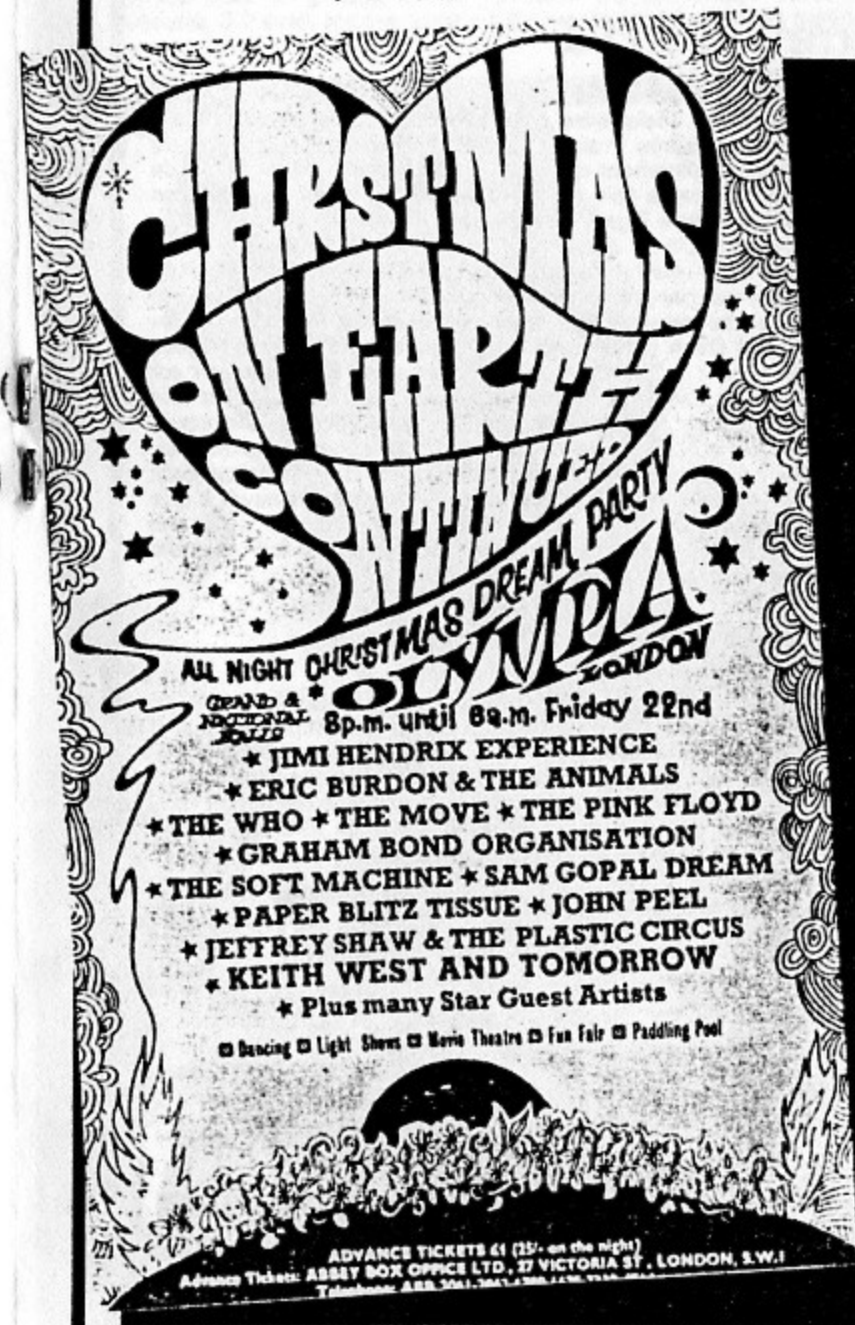
Le joueur de pipeau

Mais entre-temps, comme s'il se devait d'avoir un testament, il avait vu la sortie de « The piper at the gates of dawn », premier album de Pink Floyd, et en fait le seul grand chef-d'œuvre de Barrett. Le disque connut une honnête carrière dans les charts, au point de voisiner crânement avec « Sergeant Pepper », et « Are you experienced ? ». En même temps paraissaient en simple « Flaming » et « The gnome ». Cet album-clé où est résumé tout le sens du mouvement est à l'évidence celui de Barrett, qui l'a composé quasiment à lui seul. Aussi l'image spatiale qui lui fut accolée par la suite, et fondée sur les deux divagations cosmiques que sont « Astronomy dominé » et « Interstellar overdrive » (le seul morceau qui puisse nous donner à présent une idée de ce que pouvait être la musique du Floyd sur scène, avec ses vertiges infinis et ses recherches scabreuses), cette image est-elle partiellement fautive, n'étant que le fruit du choix opéré par les complices de Barrett dans leur répertoire, une fois le « Lunatic » parti, pour trouver ce qui leur convenait le mieux. La création barrettienne se situe en fait au niveau du phantasma interne et son art trouve son maximum d'efficacité dans ces petits portraits et ces histoires courtes qui émaillent ce disque, tels « The gnome », « Lucifer Sam », « Mathilda Mother ». Barrett cultivait l'art de l'insistant fantasque avec des thèmes dignes d'un Jérôme Bosch. Au niveau musical, sa guitare trouble également, avec ses riffs d'apparence primaire et ses incessants flottements. Je ne sais plus qui disait un jour que Barrett n'est pas un guitar-hero, mais qu'il avait une façon unique d'annexer l'instrument à ses délires intérieurs. Pas technicien non, plutôt un manipulateur démoniaque. A côté de lui, les autres font figure de gentils faire-valoir, sauf peut-être Rick Wright dont le Farfisa Compact Duo au son sinuex évoque bien tous ces relents orientaux qui flottaient dans le Londres psychédélique. Si le Joueur de Pipeau aux Portes de l'Aurore représente donc un disque tout à fait à part dans l'œuvre du Pink Floyd, le plus humain, le plus apparemment fragile, et émouvant donc, c'est bien qu'il est à l'image de Barrett seul et qu'il a la fascinante palpitation des chimères de Syd.

Tandis que l'album poursuivait sa carrière dans les charts, le Pink Floyd se trouvait de plus en plus confronté au cyclothymisme de Syd. Celui-ci disparaissait sans prévenir, oubliait les répétitions. Même lorsqu'il jouait, il lui arrivait de s'abîmer dans de longues absences extatiques. Malgré tout, en octobre, ils sortent un nouveau 45 tours, « Apologies Jugband Blues », qui sera d'ailleurs un bide total, leur premier. Signe que l'image psychédélique du groupe ne possédait déjà plus tout son impact. « Jugband blues », qui sera repris par hommage sur « A saucerful of secrets », fut le dernier morceau qu'enregistra Syd Barrett, et il éclatait dans les paroles de cette chanson une évidente et effroyable schizophrénie : « Je vous suis fort obligé de rendre bien clair que je ne suis pas ici. Et je me demande avec étonnement qui pouvait bien être en train d'écrire cette chanson ». Un vrai festin pour psychiatre. Malgré tout, le Floyd avec un Barrett épisodique parfois remplacé par le guitariste des Nice, David O'List, effectue en ce mois d'octobre une ultime tournée londonienne avant de s'envoler en novembre pour sa première tournée américaine.

Aventures américaines

The West Coast, terre de naissance du psychédélisme, avait naturelle-



Noël 1967, une fameuse affiche
« Un marathon qui donnait vraiment l'air d'une ultime survie. »

Are groups like Pink Floyd killing pop?

FANS DISPUTE—
'VALID' OR
'WORST EVER'

Tuent-ils le Pop ?

« Le psychédéisme n'était plus qu'un sujet de débat. »

d'entrer dans Pink Floyd. Ce qu'il accepte aussitôt. Et si aujourd'hui Pinky est si important en France, c'est à cette arrivée de Gilmour que cela est dû car il sut orienter le groupe vers la France alors que la Grande-Bretagne se désintéressait de plus en plus de lui. D'ailleurs, l'on pouvait lire ce mois-là une polémique serrée dans le courrier du Melody Maker, qui titrait significativement : « Are groups like Pink Floyd killing pop ? ». Le psychédéisme n'était plus qu'un sujet de débat... En cette fin de 67, une dernière fête eût cependant lieu à l'Olympia de Kensington, une longue nuit non stop intitulée « Christ-mas on Earth », un marathon qui donnait vraiment l'air d'une ultime survivance.

Barrett s'en va

Janvier 68 est marqué par le début des répétitions à cinq, avec Barrett et Gilmour. Mais alors que le Pink Floyd apprend qu'il est quatrième espoir, après Procol, Traffic et l'Experience, au poil du MM, Barrett, complètement détruit par ses phantasmes, part pour de bon, et personne cette fois ne cherche à le repêcher. Nick Mason déclarera par la suite à Zigzag : « Il ne peut être décrit que comme un maniaque peu sûr. Je ne devrais pas user de tels mots, mais je pense que c'est ce qu'il était ». Waters fut catégorique, et partisan de crever l'abcès qui gangrenait la santé du groupe : « Il était devenu pour nous mortel de vivre et travailler avec lui ! » (in Zigzag inter-pour nous mortal de vivre et travailler avec lui !). Quant à Dave Gilmour qui devait par la suite recueillir l'épave de l'ancien leader : « Syd était un garçon étrange, il fonctionnait sur un autre plan de logique... Personne ne pouvait l'aider... C'est une tragédie, une grande tragédie, parce que ce gars était un innovateur. Un des trois ou quatre grands à côté de Dylan ». Une tragédie, oui. De toute façon, un certain Pink Floyd était mort dans l'affaiblissement de Syd. Si les autres voulaient continuer, il leur fallait s'ouvrir à une autre dimension, ce qu'ils firent, ayant bien compris qu'ils ne pouvaient plus faire du Barrett sans Barrett. Une ère nouvelle commença alors pour Pink Floyd.

La mort du psychédéisme

Dès janvier, le groupe repartit pour la Californie où il essaya de vraiment convaincre. Pour pallier l'absence de Barrett, le côté visuel fut extrêmement renforcé à grandes doses de projections dégoûtantes. Barrett avait toujours trouvé l'alliance musique-lumière fondamentale : « Nous sommes persuadés, disait-il, que les lumières et la musique sont les éléments d'un même décor » (Melody Maker,

déc. 67). Sa pensée resta présente. En février, alors que l'indifférence britannique avait atteint son comble, le groupe se tourna vers l'Europe Continentale et participa au First European Pop Festival de Rome, avec Who, Cream et Soft Machine. Cette apparition déclencha une mini-révolution en Italie, qui allait ensuite réclamer le groupe à pleins poumons. Mais, à la fin du mois, surprise, qui revoilà ? Syd Barrett, qui reprend sa place, toujours intermittent bien sûr, mais il est bien là. Il participe donc à une nouvelle tournée américaine en mars. « Aux Etats-Unis, expliquait Waters, il ne faut pas arrêter de tourner, sans arrêt, si l'on veut vraiment se faire un nom, c'est le seul moyen » (Zigzag). Pink Floyd semblait avoir compris le système : c'était le quatrième tour en cinq mois ! De retour en Angleterre, Pinky commence alors à se détacher des restes du mouvement hippie et s'il joue encore au Middle Earth, c'est par pure forme. Le psychédéisme crevait doucement. Une fois encore, Barrett part et s'évanouit dans la nature. Cependant, le groupe repart pour l'Allemagne pour participer au fameux festival d'Essen, là même où se produisit un certain Tangerine Dream... Il n'est pas douteux que le Floyd précipita la vocation cosmique chez nombre de musiciens allemands, à présent que sa musique s'était tournée délibérément vers les constructions spatiales héritées d'« Astronomy domine ». A la fin du mois, sous l'instigation de leur manager Andrew King, est monté à Londres, le 29 avril, le premier concert gratuit de Hyde Park, qui préluda à d'autres fameux pique-niques. Ce fut ce jour-là que l'on se rendit vraiment compte, alors que le Floyd distillait ses effluves cosmiques, que le psychédéisme était bien mort. Finies les soieries, finies les clochettes, la musique s'ouvrait à un public plus large, plus populaire, cessait d'être un phénomène de mode. Il était plus que temps pour le groupe de se défroquer de son image désormais vétuste. S'il avait encore tenté un spectacle dans l'ancienne tradition

le 14 au London festival Hall, « The more furious madness from the massed gadget of Auximenes », ce fut le dernier. En juin, il passa une ultime fois au Middle Earth, parachevant ses adieux à la « hip generation ». Par contre, il se tourna résolument vers la France et l'Italie, chez nous, au début d'un mois de mai qui allait être chaud, il effectua notamment son premier passage en direct à Bouton Rouge, première d'une intense série d'apparitions télévisées. Pinky commençait son assaut contre la France.

« A Saucerful of secrets » ou la naissance du rock cosmique

Courant juin, le groupe parvient enfin à surmonter totalement la disparition de Barrett et s'estime prêt pour enregistrer un deuxième album. Gilmour en était alors à sa phase d'adaptation et laissa le trio fondateur Waters-Wright-Mason prendre l'affaire en main. Ils enregistrèrent donc le superbe « A saucerful of secrets », qui sortit au début de l'été, juste avant la cinquième tournée américaine du groupe. Ce second album n'a rien à voir avec le précédent et c'est lui qui en fait donna le jour au Floyd groupe planant qui fut d'actualité jusqu'à « Animals ». Le groupe n'avait pas commis l'erreur de plagier Barrett. Il avait au contraire opté pour une musique en accord avec leur tempérament d'architectes, non plus l'expression épidémique d'une fièvre intérieure, mais une construction rationnelle et hautement préméditée des sons et des images. De donnée à sentir, la musique du Floyd devient avec « Saucerful » un donné à voir.

Barrett, Wright Waters, Mason
« The Piper at the Gates of Dawn, premier album de Pink Floyd et en fait le seul grand chef d'œuvre de Barrett. »



28

ment été choisie pour ces premiers pas en terre américaine. La perspective de connaître ces lieux mythiques raviva d'ailleurs l'enthousiasme de Syd. Le Floyd jouera donc au célèbre Fillmore West de Frisco, à L.A., partageant les sets avec Janis Joplin et son Big Brother, ou Procol Harum alors en pleine vogue avec le tube que vous savez. Mais l'accueil réservé par le Beautiful People californien est plutôt mitigé. Les débordements scéniques du groupe, le personnage de Barrett, tout leur apparaît d'une violence étrangère qui n'avait rien à voir avec les doux délires ensoleillés du Grateful Dead. Comme quoi le psychédéisme anglais avait trouvé malgré tout son originalité. C'est donc un Pink Floyd assez déçu qui rentre en Angleterre, avec en plus un Syd en pleine dépression, miné par la vie de tournée. Courant novembre, ils sortent tout de même un autre simple « Apples and oranges », qui sera encore un bidé. Il faut dire que le Floyd va faire les frais de la retombée du psychédéisme. Lorsque l'on compulse les journaux de l'époque, on voit que l'on ne parle plus d'eux, que l'indifférence entoure leurs 45 t. C'est que le psychédéisme est en plein pourrissement et que Londres fatigué s'en éloigne, et par là même le groupe-symbôle qui représentait au plus haut niveau le mouvement vit sa réputation s'effriter. A ce désintéret subit, le Floyd répondit avec mépris et amertume : « On s'en fout », déclara Barrett au Melody Maker, « On fait des disques pour se faire plaisir. Si les kids ne les aiment pas, ils n'ont qu'à pas les acheter ». Ce qui fit écrire à Alan Walsh, du MM : « Pink Floyd est l'avocat de l'anarchie musicale ». Entre parenthèses, si vous désirez entendre ces 45 t de Pinky, à présent introuvables, nous vous renvoyons à « Pink Floyd Relics », mais surtout à un « Best of Pink Floyd » d'EMI qui les regroupe quasiment tous (si Pathé pouvait en réimporter, merci). Nous dresserons d'ailleurs la discographie complète du groupe dans le dernier et sixième épisode de cette glorieuse fresque... Pour en revenir à notre époque, Pink Floyd apparaît alors pour la première fois à Paris dans des clubs, puis, début décembre, il s'envole pour une tournée sur la côte Est des U.S.A. qui, si elle se solde par la même indifférence de la part des New-Yorkais qui préféraient les Monkees (!), a la conséquence de précipiter la folie de Barrett, à tel point qu'un jour il menace même ses amis avec un revolver, pris d'un subit accès de démence. Revenu en Angleterre, ils l'emmèneront chez un psychiatre qui d'emblée le déclarera incurable (!). Le Floyd se trouvait alors dans l'impasse. Il ne pouvait plus compter sur Syd, incapable de travailler. Certains soirs, il venait sur scène, les bras ballants, ne jouait pas, et les autres devaient assurer à trois. Roger Waters eût alors l'idée d'embaucher un autre guitariste, et s'inspirant de l'exemple des Beach Boys et de Brian Wilson, il proposa à Syd de ne plus participer qu'aux disques et de ne faire de la scène que quand il en aurait envie. Il fit appel à un ami d'enfance pour jouer ce rôle de guitariste de soutien, un type du nom de David Gilmour.

Gilmour arrive...

Gilmour avait alors 21 ans (il est né en 46). C'était un petit copain de lycée de Waters et Barrett (voyez l'habileté : faire appel l'un de ses amis pour épauler Syd, en évitant ainsi de donner l'impression d'une mise à l'écart). Gilmour s'était par la suite établi en France où il joua d'abord avec les Flowers, un bon trio de boîte qui hantait la côte d'Azur. Alors fort mignon de sa personne, Gilmour eût même une célèbre querelle avec Gunther Sachs pour les beaux yeux de la même Bardot. Ensuite, il joua avec The Crew, toujours en France, où se trouvait notamment Archie Legget. En fait, sa situation financière n'était guère brillante et ce fut une subaine pour lui quand Waters, qui ne l'avait pas perdu de vue, lui téléphona pour lui proposer

Avec David Gilmour en 1968 à « Bouton rouge. »
« Une intense série d'apparitions télévisées. »





Waters et Wright, co-responsables du disque, y développent avec bonheur et précision une thématique spatiale dont les perspectives lisses et horizontales sont en accord avec leur conception de la musique. Architecturale. « Let there be more light », « Set the controls for the heart of the sun », « A saucerful of secrets » s'inscrivent d'emblée dans un dessein apollinien, alors que Barrett était à l'évidence dionysiaque, et s'établissent comme les pièces d'anthologie premières de cette musique cosmique qui naît véritablement avec ce disque à la froide et colossale beauté. Et lorsque l'on écoute le « Jugband Blues » qui clôt le disque, hommage au disparu, l'on sent l'abîme qui sépare d'un coup le Floyd d'un passé pourtant proche. Avec cet album, le groupe a rompu ses dernières amarres avec le psychédéisme pour entrer dans une période de création musicale où l'intelligence prime l'émotion, où il importe de construire avant de faire rêver. Rien n'est plus précis, plus rectiligne, que la musique de « Saucerful », même si l'orgue de Wright y tisse des toiles de nuit et de splendeur obscure. De plus, alors que le Floyd était un groupe pris dans le contexte pop de la chanson, le voici qui s'évade vers les horizons ouverts de l'« Œuvre », développant les phases instrumentales, cherchant à l'évidence à prouver quelque chose à l'éternité alors que seul le plaisir dans l'instant comptait auparavant. C'était bien un autre Pink Floyd qui venait au jour, et l'Angleterre ne voulut pas le reconnaître : l'album n'apparut même pas dans les charts. Par contre il trouva un certain écho en Europe, et même aux States où il avait été précédé de peu pour une sortie tardive du « Piper » et appuyé par les tournées répétées.

A l'assaut de la France

L'été 68 voit donc à nouveau le Floyd sur les routes des States tandis que sort le film « Committee » dont il avait entre-temps réalisé une partie de la musique. En septembre, il revient à Paris, passe comme il se doit chez Albert Reiner, le Jimi Hendrix de l'harmonica, et écumé quelques clubs dont, pardonnez la proverbiale lenteur d'esprit de vos compatriotes, le « Psychedelic » (1). Sous l'impulsion de Gilmour qui connaît bien la place, le groupe a décidé de s'implanter en France puisque l'Angleterre le boude toujours. Il multiplie donc les tés et, en octobre 68, donne son premier concert français à Lyon. Parallèlement, il investit aussi l'Italie où son succès va croissant. Le fait que

les Français et les Italiens n'aient accroché vraiment qu'après le départ de Barrett et la sortie de « A saucerful of secrets » démontre avec évidence à quel point la musique du groupe s'est démarquée de toute typologie trop britannique, pour donner une rassurante impression d'universalité. Au lieu d'être l'émanation d'une façon de vivre d'une certaine peuplade britannique, elle propose à présent un ailleurs artificiellement édifié, comme un temple de l'espace où chacun peut aller rêver à sa guise, sans question de nationalité. Ceci explique sans doute pourquoi le Floyd fut le seul groupe anglais de cette période pourtant féconde à s'imposer durablement et profondément en France. Même si les musiciens étaient terriblement britanniques, et guère plus hilares que maintenant, leur musique, elle, ne sonnait pas anglaise, et se démarquait donc des phénomènes de mode et de couleur locale toujours passagers.

Le Fantôme du Flamant Rose

Et voilà qu'un jour de novembre, Barrett réapparaît, comme un fantôme venant hanter périodiquement son ancien domaine. Tous sont effarés devant son abattement. Gilmour le recueille chez lui, Barrett ne cause plus que par onomatopées et couche au pied du lit de David. Et puis, aussi mystérieusement qu'il était revenu, il disparaît à nouveau. L'on comprend que l'image de ce revenant fantasque obsède toujours les membres de Pink Floyd, sans doute parce qu'ils se sentent un tantinet coupables de ne pas avoir tout tenté pour l'empêcher de sombrer... En décembre sort leur dernier 45 t avant « Money » « Point me to the sky ». Sans grand succès. Chris Welch écrit dans le Melody Maker : « Les riffs sont vieux, mais les sons et les pensées sont nouveaux ». Pink Floyd renoncera dès lors à ces petites rondelles trop éphémères pour se consacrer aux grandes œuvres : il rompt là le dernier lien le rattachant à son hier pop. Désormais, il se consacre à bâtir son empire galactique, la voie est ouverte pour « Ummagumma » et « More », pour son accession aux sphères culturelles, mais c'est déjà une autre histoire, qui ne débutera que le mois prochain.

(A suivre)

Hervé PICART.

Le mois prochain : Pink Floyd Story par Pink Floyd (exclusif).

Pink Floyd Story

Pink Floyd Story

Pink



Pink Floyd, troisième époque, celle de l'âge mûr, des expériences ambitieuses, celle des grands albums classiques et des festivals-marathons, celle de la pâmation définitive du public français pour les architectes du cosmos. Hervé Picart poursuit sa chronique des Très Riches Heures du Flamant Rose, avec ce mois-ci le renfort du groupe lui-même et de ses souvenirs, tel qu'il les évoque spécialement pour vous.

III. L'âge classique

En 1969 commence la période qui va amener Pinky à sa maturité et le faire rentrer dans un circuit différent, plus proche des hautes sphères culturelles. « Nous nous sentions prêts à évoluer explique Roger Waters sur certaines cassettes autobiographiques que nos espions à Londres ont fini par subtiliser, « alors que nous étions restés jusqu'alors sur un acquis. Nous nous sentions prêts à tenter des expériences, pour dépasser le stade un peu infantile de notre inspiration science-fictionnelle » Et, symptomatiquement, janvier 69 voit notre quatuor une nouvelle fois en France en train de réaliser des émissions télévisées. Gilmour poussait de plus en plus le groupe de ce côté de la Manche, et Pinky pénétrait chez nous à pas mesurés, préparant ses futurs coups d'éclat. Il effectue ainsi un autre concert-test à Bordeaux le 21 février, après celui de Lyon l'année précédente. A cette date, le Floyd fait désormais partie des dix groupes préférés du public spécialisé français.

Des clubs aux universités

En Angleterre, Pink Floyd change progressivement de circuit. Alors que le Middle Earth accueille une dernière fois en janvier, le groupe prépare une reconversion « culturelle », puisque dès le mois de mars il effectue une tournée des universités anglaises qui débute le 8 à Reading. Le ton est donné. D'ailleurs, le groupe tourne assez peu à cette époque, et tout le monde sent bien qu'il prépare quelque chose et se confectionne une nouvelle physionomie. Ce « quelque chose » ne sera révélé que le 14 avril lors d'un mémorable concert au Festival Hall de Londres, où, pour la première fois, le groupe interprète la mythique suite « The Man », qui désormais sera la première partie de leurs concerts pendant un bon moment.

The man

Longue suite de plus de quarante minutes, « The man » n'aura jamais l'honneur d'être enregistré, sauf peut-être sur quelques disques-pirates notables. Elle évoquait la journée d'un homme, du lever au coucher du soleil, où se succédaient le breakfast, qui sera repris sur « Atom Heart Mother », le travail où Waters se livrait à un intéressant solo de... scie à bois, le cérémonial du thé où le groupe se prenait tranquillement le thé, comme il avait fait cuire ses œufs sur scène pour le breakfast, puis l'amour et enfin un final éblouissant qui sera repris sous le titre de « Cymbeline », sur « More »... « Bon, d'accord, avoue Waters, ce n'étaient que des gimmicks, mais pas plus conventionnels que le light-show ordinaire. L'idée du spectacle total nous a toujours été chère, et nous avons voulu explorer toutes les directions possibles ». Des gimmicks, oui, mais qui réconcilieraient d'un coup le public anglais et le groupe, qui se boudaient depuis la putréfaction du psychédéisme. Pour confirmer ce regain de popularité dans sa mère-patrie, Pinky effectue un long passage télévisé le 12 mai. Parallèlement, il poursuivait sa tournée des universités et collèges. C'est au cours de celle-ci qu'il effectue des enregistrements live des cinq morceaux cosmiques composant la seconde partie de son show (« Interstellar Overdrive », « Astronomy Domine », « Set the controls... », « A saucerful of secrets » et « Careful with that axe Eugene »), qui seront retenus pour le premier disque du futur « Ummagumma » déjà en préparation. Le 26 juin, le tour s'achève en beauté au Royal Albert Hall de Londres, où le groupe étrenne son

Floyd 69

« Mûrs pour tenter des expériences. »



Waters en scène 1970
« Si Wagner était vivant, il travaillerait avec Pink Floyd. »

fameux « Azimuth Co-Ordinator ». Waters vous explique ce dont il s'agissait : « L'Azimuth Co-Ordinator était un système quadraphonique que nous avions mis au point avec des ingénieurs du son. Nous pensions qu'il fallait à tout prix envelopper le public de la musique, et non pas comme auparavant la lui asséner de face ».

Un été chargé

L'été 69 allait être fort actif pour le groupe. Dès juillet, il se cloître dans les studios pour enregistrer la deuxième partie d'« Ummagumma » et mixer les prises live. Il trouve néanmoins le temps de participer au festival de Plumpton, début août, un festival à l'affiche très impressionnante qui préfigurait les futurs meetings fous de Bath et Wight. Début septembre, alors qu'« Ummagumma » est mis en boîte, et que le groupe se prépare à souffler un peu, voici que débarque à Londres le cinéaste Barbet Schroeder avec sous le bras les bobines de son dernier-né, « More ». Schroeder raconte ainsi l'aventure :

« Connaissant la musique de Pink Floyd, ce qu'elle représentait, il m'était apparu presque nécessaire de leur demander de faire la musique du film. Ils ont accepté tout de suite... Pour l'enregistrement, les Pink Floyd composaient leur musique l'après-midi en regardant le film, puis enregistraient le soir. Cela dura cinq jours de suite. Mais la musique fut tellement bonne que j'ai dû baisser le volume de la musique. Sa qualité tuait certaines scènes ! »

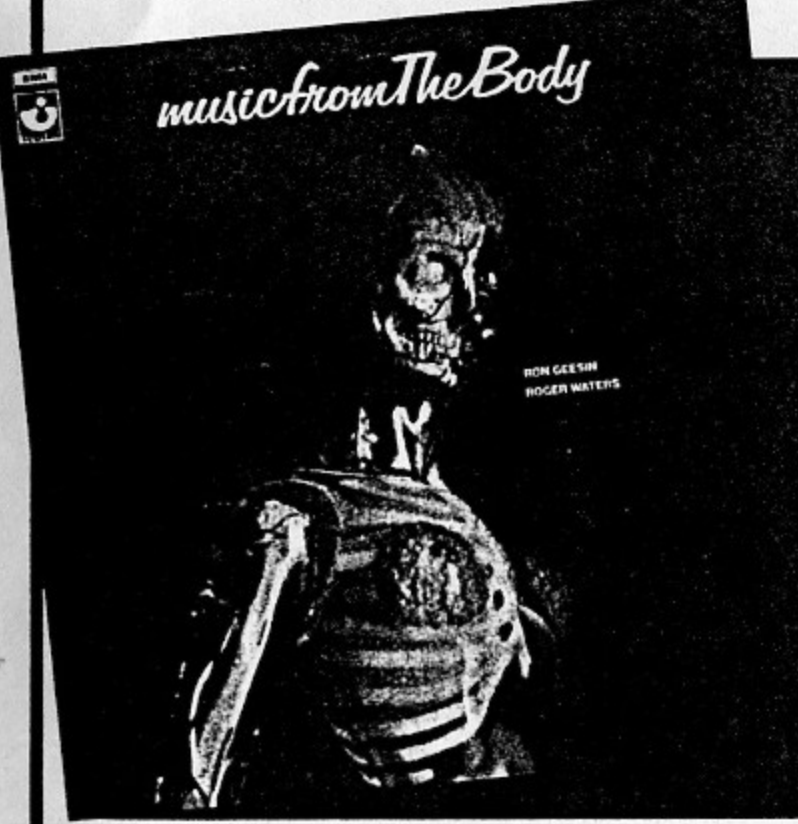
Il est vrai que les morceaux composant le soundtrack de « More », et qui ne paraîtront qu'à la sortie du film en décembre 69 (et en France d'abord, fait significatif), étaient vraiment excellents. A tel point que ce qui n'était, de l'aveu même du groupe, qu'un « développement annexe de la carrière du Pink Floyd », deviendra l'album chéri de tous les fans, et sans doute parce que, de tous, il est le plus bariolé, le moins prémédité, le plus VIVANT. Que l'on ait pu mettre la musique en relation avec les images de Schroeder peut à la rigueur expliquer également le phénomène d'engouement que connut le disque, mais il faut se souvenir que lorsqu'on vit le film, il fallait vraiment tendre l'oreille pour saisir de-ci de-là quelques brides de musique...



Le cérémonial du thé
« L'idée du spectacle total nous a toujours été chère. »



Wright, 1970
« Dans la catégorie honorable des chercheurs. »



Music from « The Body »
« Vraiment plus qu'une curiosité. »

Ummagumma, aux charnières du cosmos et de la culture

Le 12 octobre, le Pink Floyd participe pour la seconde fois au festival d'Essen, mais ce ne sera pas là le fait dominant de cet automne 69 car début novembre sort enfin « Ummagumma ». Les critiques anglaises sont délirantes, on peut même lire dans le Melody Maker : « Si Wagner était vivant, il travaillerait avec Pink Floyd ». Pas moins. L'album monte assez vite dans les charts, où il plafonne à la cinquième place quelques temps. En France c'est l'extase intellectuelle la plus complète dans un pays où l'on a toujours eu le respect béat de l'Œuvre.

« Les quatre chansons du premier album », glisse notre cher Waters, « sont une série de morceaux que nous avons joués dans tout le pays pendant un bon bout de temps, et nous avons décidé de les enregistrer avant de les abandonner. Ils ont changé un peu depuis la première fois où nous les avons enregistrés... Nous n'avons pas gardé « Interstellar Overdrive », nous pensions le mettre à part dans un disque-bonus, mais cela ne put se faire. » Si le public se délecta naturellement des quatre chefs-d'œuvre planants du premier disque, il fut d'abord surpris, puis ravi, par les hautes expériences du second disque, qui plaçaient d'emblée le groupe dans la catégorie honorable des chercheurs, des maîtres de la musique moderne, des bons jeunes gens qui font dans la culture, eux, au moins, pas comme ces hard-rockeurs hirsutes... Et les fans de la première heure, encore tout barrettisés, et certains critiques acerbes de décréter que le groupe sombrerait dans l'académisme. Waters : « Nous nous intéressons aux expérimentations, naturellement, mais pas à des recherches intellectuelles et académiques. Si cela vient à sonner « académique et moderne », je pense que cela signifie que celui d'entre nous qui en est l'auteur s'est trompé ». Dites merci, monsieur Wright... Gilmour précisera d'ailleurs en 73 : « Ummagumma ne fut pour moi qu'une expérience à demi réussie. Je pense que l'enregistrement n'a pas été correctement fait. Cela aurait pu être meilleur. Nous envisageons d'ailleurs de le refaire. » Ces propos amers réglèrent en fait un vieux compte à leur producteur Norman Smith, qui se chargea d'eux depuis le Piper et dont ce fut le dernier exploit pour Pinky. « Norman Smith », raconte Mason, « était un producteur très compétent, mais il se bornait à nous prendre en charge quand nous entrions dans le studio. Il était bien rare qu'il vint s'asseoir sur le back stage pour nous écouter. Il restait trop étranger au groupe pour pouvoir faire un travail excellent. A partir de « More », nous nous produisimes en fait nous-mêmes. »

Si l'on y regarde de plus près, on voit à l'évidence que « Ummagumma » est un disque-charnière, qui dans sa première partie clôt un chapitre, celui du groupe de science-fiction, et en ouvre un autre, plus ambitieux, celui de l'élaboration d'une musique construite, de son temps, digne d'être accueillie dans les plus stricts cadres de la culture. Et il est assez rare de voir produire un authentique chef-d'œuvre à partir de données aussi contradictoires. Mais Pinky avait incroyablement mûri alors et il était totalement maître de son évolution, pour la première fois dans sa carrière.

« Une vie de dingues »

Gilmour se souvient avec un curieux vertige de l'époque qui suivit la parution d'« Ummagumma » : « Nous nous sommes mis à mener une vie de dingues : nous n'arrêtons pas d'écrire de la musique, et de tourner en plus. Après « Ummagumma », nous nous sommes mis à faire la musique d'une série de dessins animés, « Rollo », et nous réalisons plus de quatre heures de musique. Roger et moi nous produisimes aussi l'album de Syd, ce qui ne fut pas un petit travail. Nous fûmes ensuite contactés par Antonioni qui désirait que Pink Floyd fasse le soundtrack de son « Zabriskie Point ». Nous lui écrivîmes une vingtaine de morceaux, et vous savez ce qu'il en fit... Parallèlement, Roger réalisa la musique de « The Body » avec Ron Geesh, puis nous enchaînâmes avec les premières bandes d'« Atom Heart Mother ». Le tout avec pas mal de concerts un peu partout. Ce fut six mois de folie musicale, qui ne cessèrent que lorsque que nous partîmes en tournée aux U.S.A., ce qui fut un autre genre de folie... » De fait, à partir de novembre 69, le Pink Floyd semble saisi d'une fièvre de travail. La Toussaint le voit passer au festival d'Amougies, dans les brumes glacées du mont de l'Enclus. On se souvient avec un sourire de la fameuse jam qui associa le Floyd et Zappa, Monsieur Loyal du Festival, sur « Interstellar Overdrive », et où le moustachu Méphisto pris racine dans un unique accord pour ne plus le quitter pendant toute l'improvisation ! Deux films furent tournés alors par Lapérouse, où le Floyd apparaissait, mais ces séquences furent par la suite supprimées par saisie. Ils s'expliquent sur ce beau geste : « On n'aimait pas le son. Avant le festival, on a dit aux responsables que s'ils faisaient un bon enregistrement et nous le mixage, ce serait d'accord. On a vu le film, ce n'était pas mal. Mais on n'entendait pas la musique. Ils ont sorti le film avec nous, sans qu'on soit d'accord. Alors nous avons fait un procès ». Non mais... Même à cette époque, Pinky ne rigolait pas avec les principes.

Après Amougies, le Floyd rentre donc en studio pour enregistrer la

bien fait, et qu'ils n'avaient qu'à pas se contenter de faire de pauvres remakes de morceaux bien connus « Come in number 51, your time is up » est ainsi une honteuse resucée de « Careful with that axe, Eugene », qu'ils auraient pu se fouler un peu pour trouver du neuf. Le débat reste ouvert. Néanmoins, cette nouvelle musique de film leur fait une publicité accrue.

Le complexe classique

Le 8 avril démarre une nouvelle tournée américaine. Wright déclare alors : « J'aime bien l'Amérique — mais seulement pour de courtes périodes. La dernière fois, nous y avons perdu de l'argent. Si tu peux passer au travers d'une première tournée américaine sans rien perdre, tu es toutes les chances de survivre à n'importe quoi. » Cette tournée s'interrompra le 16 mai à New-Orleans quand on leur vole ce beau matériel si fièrement étalé sur la pochette d'« Ummagumma ». Il sera retrouvé, mais trop tard. Le groupe est donc contraint de rentrer en Angleterre où il en profite pour préparer son nouvel album, « Atom Heart Mother », qui eût une genèse assez curieuse au demeurant. « Nous avions une série de bandes qui restait, que nous avions enregistrée au début de l'année. Nous les donnâmes à Ron Geesin, il savait vaguement ce qu'il y avait dessus, mais sans plus. Puis nous partîmes aux Etats-Unis, le laissant écrire des arrangements dessus. Rick travailla avec lui pour les partitions pour chœur, mais il sortit l'introduction entièrement de sa caboche d'Écossais, et les autres choses pour qui nous n'avions que de vagues mélodies, il les travailla » (Roger Waters). Ainsi naquit l'idée d'un album avec grand orchestre et chœurs : le vieux complexe classique les avait saisis. Eux aussi allaient montrer que la pop music pouvait défier l'éternité, trouver sa place dans les institutions, opérer la grande réconciliation des anciens et des modernes, des parents qui se bouchent les oreilles et des enfants qui se terrant dans leur chambre pour écouter du rock. Le refrain est connu, il fut plus d'une fois entonné par les rockers complexés ne rêvant que colonnes, frontons et couronnes de laurier. Le 28 juin au festival de Bath, dans la pluie, le Pink Floyd se paya donc le luxe de jouer en festival rock avec grand orchestre et chœurs pour la première présentation live d'« Atom Heart Mother ». Le public, aussi complexé que ses idoles, fit un triomphe au gros mammoth musical. « Atom Heart Mother » sortira seulement fin août, l'enregistrement, qui dura tout l'été, s'avérant assez délicat : le troupeau des queues de pie amiconnées n'est pas des plus faciles à manier, surtout par des débutants... Que dire de cet album qui plongea dans une inexprimable délectation tous les fans du groupe et le grand public avec lui (sans doute parce qu'il y avait ce classicisme pour mettre tout le monde d'accord, au-delà des luttes de génération ; et qu'on entendait les œufs frire sur l'autre face, oh le beau gadget que voilà !) ? Pas grand-chose si ce n'est que, malgré son infernal succès, c'est le plus faible, le plus ampoulé (comme le plus fade), le moins original que le groupe fait. Pris au double piège du classique et du gadget, il s'est totalement fourvoyé, et Gilmour avoue l'erreur lorsqu'il déclare en baissant le ton : « Nous n'avons pas de vraie direction nous faisons une chose puis une autre. » « Atom Heart Mother » n'est qu'une expérience de plus ». Non, une de trop.

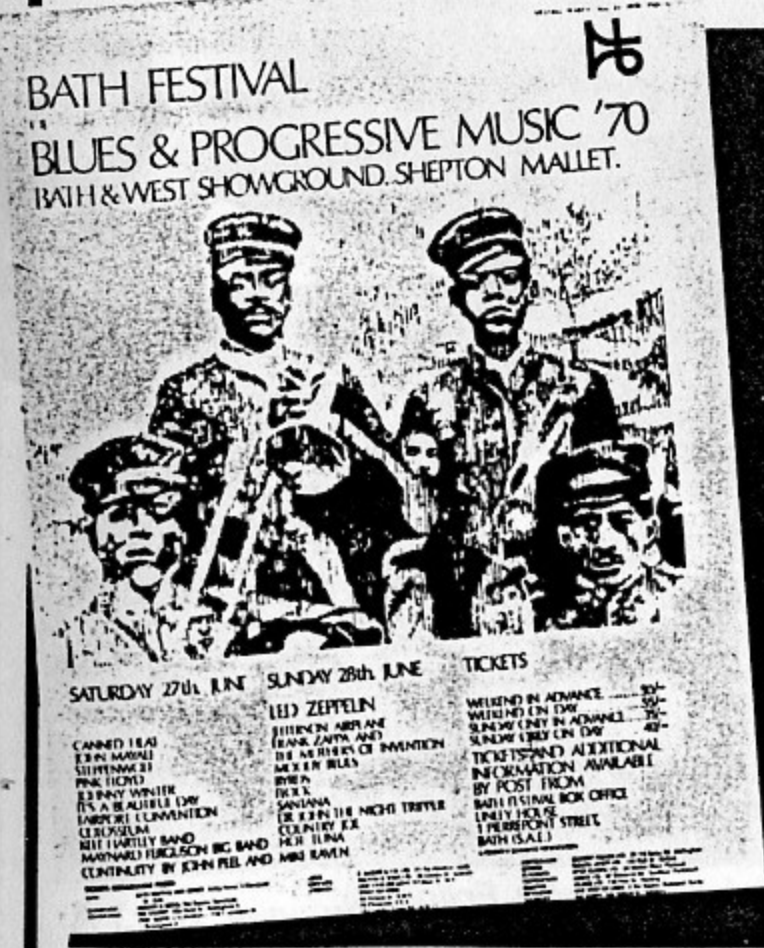
La consécration

Malgré tout, l'été 70 est marqué par de nombreux concerts et festivals. Rotterdam le 29 juin, où Polansky les filme (film qui ne verra jamais l'écran). Le 18 juillet, nouveau concert gratuit à Hyde Park avec Kevin Ayers, « un moment presque religieux » déclare John Peel du MM. Puis le groupe s'installe dans le Sud de la France, et passe successivement au festival d'Antibes, à celui de Biot — c'est l'été noir des premiers festivals français, où les échecs succèdent aux échecs, la maladie infantile du rock continuera en France jusqu'en 76... —, à Saint Tropez (d'où certain titre de « Meddle »), à Saint Raphaël, puis il retourne en Angleterre pour le Yorkshire Festival. C'est alors, en septembre, que le Floyd va connaître deux grandes consécration live. S'il ne passe pas à l'île de Wight cette année-là, pourtant fameuse (souvenez-vous : Hendrix, les Doors, Chicago, Taste, Who, Family, Procol Harum, Donovan, Cactus, Miles Davis, Ten Years After, ELP, Sly Stone, Jethro Tull, Moody Blues, Free, quelle époque ! Et dire que celui de Bath la même année avait eu le même niveau !), le Pink Floyd se rattrape avec l'énorme consécration française de la fête de l'Humanité, où il draine 400 000 personnes (il n'y en avait eu que 200 000 à Wight !). Un objectif a été atteint : la campagne de France est terminée. Un second l'est aussi avec, le 18 septembre, son passage au Festival de musique classique de Montreux, qui, pour la première fois de son histoire, accueille un groupe de rock (rock ???), bien sûr flanqué d'un grand orchestre. C'est là la preuve que le Floyd est aussi rentré dans les cadres de la culture officielle. Devait-on s'en réjouir ? Un rien de lucidité semblait leur revenir après Montreux, puisque Gilmour déclarait : « Nous allons tout faire pour redevenir un groupe ». Avaient-ils senti le danger ? Sans doute. Mais comment redevient-on un groupe ? C'est ce que vous apprendrez le mois prochain. Suspens, quand tu nous tiens...

(A suivre)
Hervé Picart



Gilmour à Bath, 1970
« Un triomphe au gros mammoth musical. »



L'affiche du festival de Bath, juin 1970.
« Quelle époque ! »

démontrait à l'envi que le Floyd du Piper devait tout à Barrett, puisqu'on le retrouvait quasi tout entier sur « The Madcap laughs ». Barrett était vraiment une personnalité du rock, qui parvenait à convaincre même dans ses moments de faiblesse. Quel grand monsieur le rock a perdu, mais sans doute son génie était-il infailliblement lié à sa folie, et il n'y aurait jamais eu l'un sans l'autre.

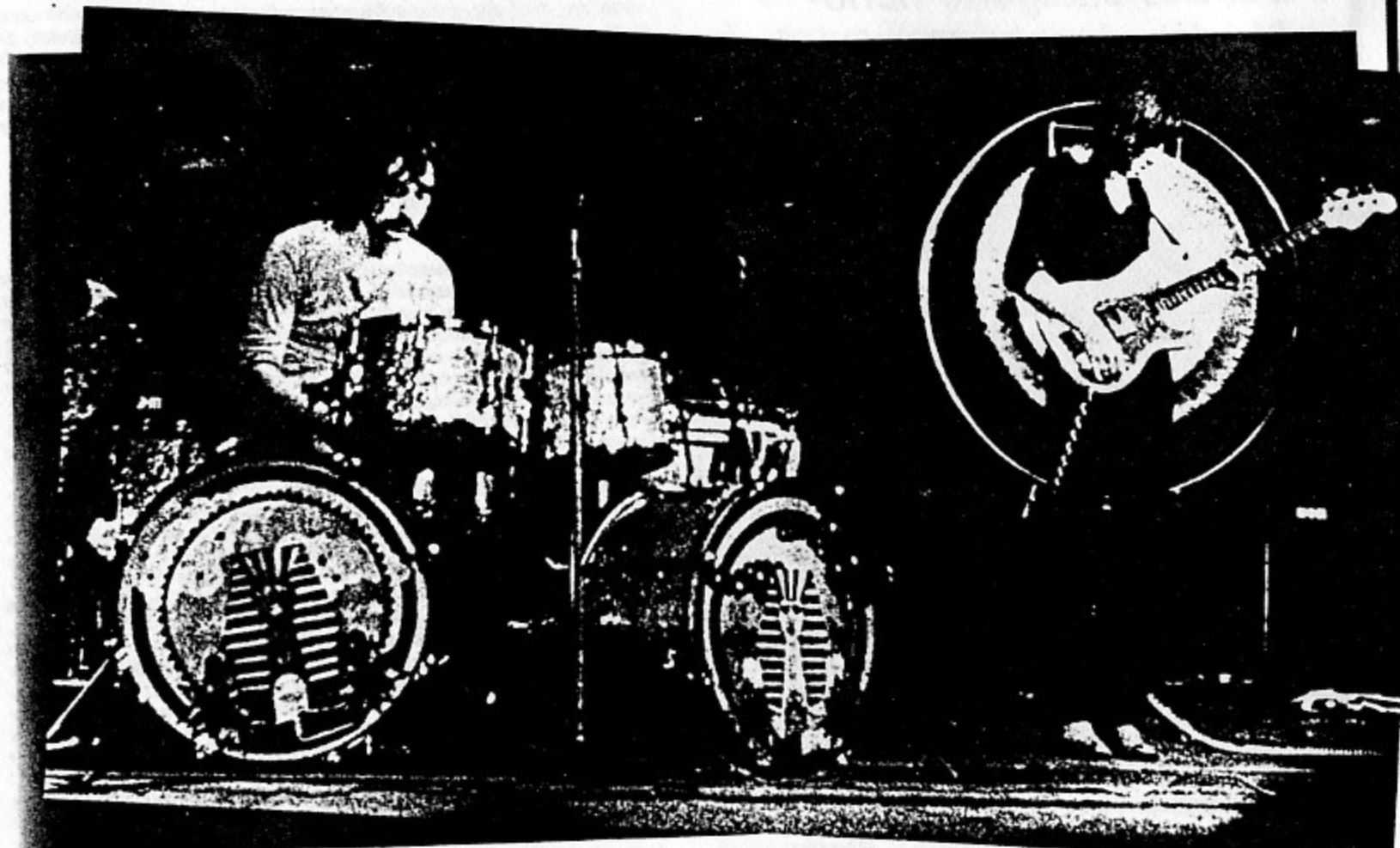
La France succombe

Après plusieurs télévisions, après la réussite des concerts-tests, après l'ascension des chiffres de vente des albums, la France était prête pour l'assaut final, le grand concert-événement qui devait tout déclencher. Celui-ci eut lieu les 23 et 24 janvier 70 au Théâtre des Champs-Élysées. Le show, retransmis par la radio, donna le grand frisson au public français, même si « The man » surprit un tantinet. Le 2 février, Lyon tombait à son tour. Enfin, le 30 mars, le groupe participait vaillamment au glacial Festival du Bourget, et il fut le seul à vaincre le froid, le béton, les déplorables conditions acoustiques, tout ce qui avait fait de ce festival « à la française » un retentissant échec. Il faut dire que la pénétration de la rock music en France allait connaître en cette année 70 ses maladies infantiles, dont la première se déclara au Bourget, qui était le premier festival permis en France, si l'on se souvient qu'Amougies était un festival parisien interdit. L'été allait confirmer ce pénible accouchement. Mais dès mars, la France était devenue la seconde patrie du Floyd. Entre-temps, toujours en proie à sa fièvre créatrice, le groupe avait signé deux autres labours de taille. Roger Waters avait réalisé avec Ron Geesin, un arrangeur qu'il avait connu au golf, la musique d'un film paramédical intitulé « The body ». Ce disque, que Pathé réédite, est loin d'être une performance annexe. Il se situe à mi-chemin entre la face de Waters sur « Ummagumma », avec les deux aspects de recherche sonore et de calme ballade acoustique, et « Atom Heart Mother » et ses pompes classiques, qui seront d'ailleurs réalisées par le même Geesin. Ce disque risque donc de plaire assez à tous ceux qui aiment les deux autres précités, et est vraiment plus qu'une curiosité. Historiquement, il est révélateur, musicalement, il est assez plaisant. Quant au groupe en entier, il enregistre pendant l'hiver une vingtaine de morceaux pour le « Zabriskie Point » d'Antonioni, et à la demande de celui-ci. Or, lorsque le film sort en mars 69, quelle n'est pas la surprise de nos Pinkies de voir que seuls trois titres ont été retenus par ce « Tyran » d'Antonioni, « tyran » est le doux nom qu'ils lui donneront, et que le Grateful Dead est de la fête alors qu'ils pensaient bien avoir l'exclusivité de l'affaire. Certains diront que c'est

musique du dessin animé « Rollo », destiné aux Etats-Unis uniquement. Il réalise pour les 13 heures d'émission une bande de quatre heures rassemblant thèmes anciens et nouveaux. Cependant, en décembre, « More », film et disque, sort en France et soulève l'enthousiasme que l'on sait, car le film était d'une redoutable opportunité pour la jeunesse française qui, retombée de 68, se sensibilisait seulement sur les problèmes de la drogue et de la « hip generation ». Ce fut avec « More » que Pink Floyd devint, et pour longtemps, le groupe qui vend le plus de disques en France. D'ailleurs, suprême confirmation, Pinky se retrouva d'un coup second au référendum de Best à la fin de l'année.

Le rire du cinglé

Une ombre persistait malgré tout sur le succès du groupe, comme un remords ou un scrupule vivace : qu'était devenu Syd Barrett ? Aussi tout le monde fut-il rassuré quand parut à la fin de l'année 69 le premier Lp solo de Syd, co-produit par Waters et Gilmour : ils ne l'avaient donc pas totalement abandonné ! Mais cela n'avait pas été sans mal. Après son départ, plutôt ambigu, de Pink Floyd, Barrett était lié par un contrat avec EMI qui l'obligeait à produire au moins un disque par an. On l'enferme donc dans les studios avec des musiciens comme Ratledge ou Wyatt. Mais, au bout de six mois, Syd, totalement désespéré, n'ayant ni l'envie ni la faculté de produire un travail planifié et continu, n'avait pu produire que six morceaux, la moitié d'un album. Pendant l'été 69, repris par ses fantasmes, il disparaît même tout à fait et personne n'arrive à lui mettre la main dessus. Ce n'est que par un hasard qu'un sous-ordre du management de Pink Floyd le découvre un beau jour dans un jardin public, visiblement déboussolé. Gilmour et Waters le recueillent. C'est alors que, business oblige, EMI éclame son disque et menace de rompre tout contrat dans les quinze jours s'il ne reçoit pas la totalité des bandes. Il ne restait que ce contrat à Syd, et ses copains de collège voulurent tout faire pour le lui conserver. Gilmour : « Roger et moi l'avons vraiment pris en main et c'est nous qui avons produit le reste de l'album. Comme on n'avait pas le temps de recruter des session-men, on a joué nous-mêmes. Tout fut réglé en trois jours. Nous avons dû vraiment forcer Syd et s'il le fit, c'est je crois surtout pour nous. Lui, ça lui était égal ». Ainsi naquit « The madcap laughs » le bien intitulé, car l'on sent vraiment dans cette voix spectrale, dans ces morceaux qui ne devaient être que de simples rock-songs mais qui se désaxaient de toutes parts, dans ces accompagnements cahotants, louvoyants, maladifs, tout un climat de folie ambiante. Et le cinglé rit... Cinglé, oui, mais cet album



Théâtre des Champs Élysées, 1970
« Le grand concert-événement qui devait tout déclencher. »
Pink Floyd Story



vol. 2

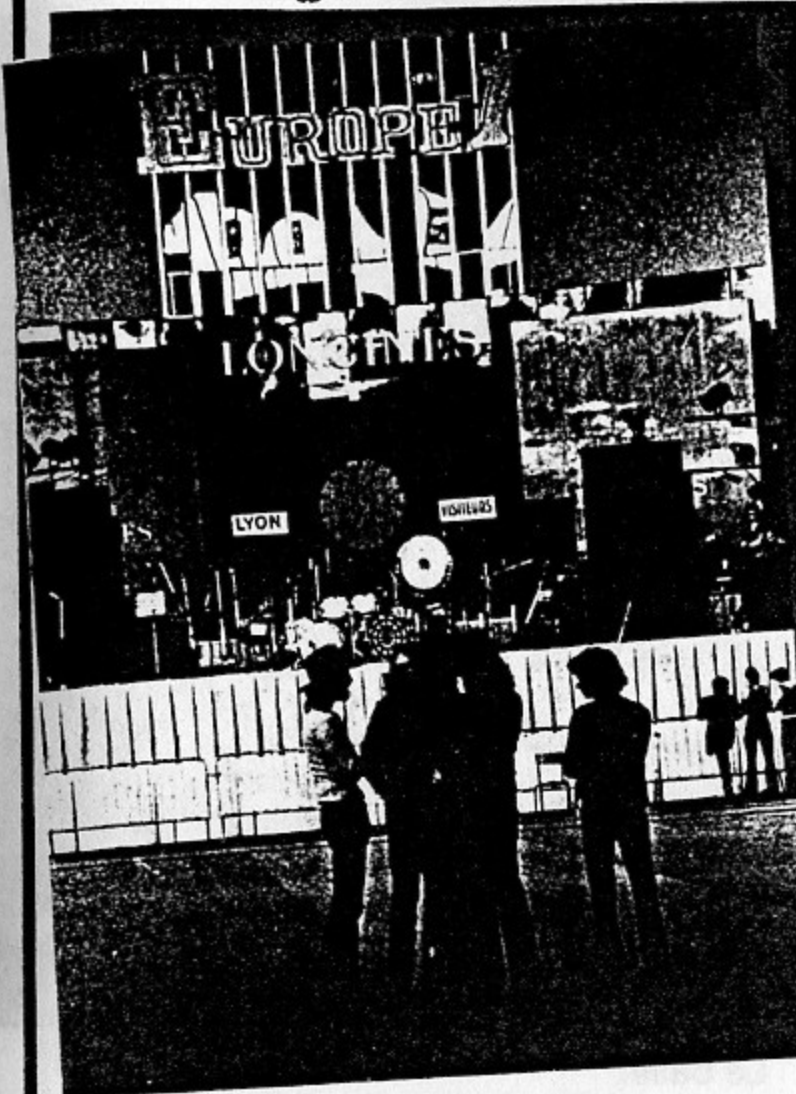
« Garden Party », Crystal Palace, mai 1971

« Nous n'étions plus un groupe. Et nous voulions tout faire pour le redevenir »

Quatrième épisode déjà. Où Pinky sort de l'âge classique pour entrer dans une période d'incertitudes. Où il cherche à redevenir un groupe sans trop y parvenir. Où il va de réussites en échecs. Hervé Picart et le Floyd lui-même reparcourent pour vous le temps de « Meddle » et de Pompéi, celui des ballets et d'un projet nommé « Eclipse »...

IV. Les prisonniers

Pink Floyd Story



Avant le concert de Lyon, juin 1971

« Chaque fois que l'on vient en France, il y a des histoires »



A Lyon, avec orchestre et chœurs
« Groupe culturel, garant de l'avant-garde, fierté européenne »

Fin 1970. L'on est en plein Purplemania, « In rock » et « Black night » hantent tous les juke-boxes. On pleure aussi les morts : Jimi, Janis... Pink Floyd lui, alors qu'il semble, après son triomphe à la Fête de l'Humanité et sa consécration classique de Montreux, au sommet de sa courbe, paraît soudain désespéré : « Nous sentions que nous n'étions plus nous-mêmes, que nous étions enfermés dans quelque chose qui nous dépassait, que nous n'étions plus un groupe. Et nous voulions tout faire pour le redevenir », raconte Gilmour. En fait, ils étaient bel et bien prisonniers de leurs succès, et leur carrière n'allait plus être à partir de ce moment que des tentatives d'évasion hors du système contraignant où ils s'étaient eux-mêmes placés. Souvenez-vous de la genèse difficile, bien après, de « Wish you were here » : ils tiraient les mêmes propos, voulurent une fois encore se réaffirmer comme groupe. Et de même pour « Animals ». Dès 1970, le Floyd n'est plus qu'un prisonnier qui tantôt signe son évasion par une réussite (« Meddle », « Pompéi »), tantôt se fait reprendre par le système musico-culturel qui le désincarne (« La Vallée », les ballets).

En 1977, il ne semble d'ailleurs toujours pas s'être évadé. Octobre 70 marque bien d'ailleurs, après Montreux, cette dualité dans les démarches du groupe, ce besoin de spontanéité nouvelle tiraillé par les exigences de la Kultur et du succès. Ils prennent ainsi quelques vacances à Saint Tropez et, là, s'offrent la joie d'un concert totalement improvisé et non matraqué à grands coups de publicité. C'est là qu'ils jouent pour la première fois ce « Saint Tropez » de « Meddle » qui semble si peu dans la manière des fils spirituels de Schönberg. Mais quelques jours plus tard, le système leur retombe dessus sous la triple forme de Roland Petit, Rudolf Nouriev et Roman Polansky, qui leurs proposent de faire un ballet. Pour le Floyd, cette idée de ballet représentait peut-être une porte de sortie, une nouvelle expérience risquant de les stimuler, de leur rendre leur force vive. Ils acceptèrent le projet. Et le Melody Maker d'annoncer à grands frais la nouvelle, alors que rien du tout n'était sûr. La presse aussi s'entendait à les enfermer, et à faire passer pour du définitif de vagues projets. Roger Waters : « Nous avons rencontré Nouriev, Polansky et Petit à un déjeuner. Quelle rigolade. L'on avait parlé d'une idée de ballet, nous faisant la musique, Petit la chorégraphie, Rudolf la star, et Polansky dirigeant le film. Mais c'était une complète plaisanterie parce que personne n'avait la moindre idée de ce qu'il voulait faire. »

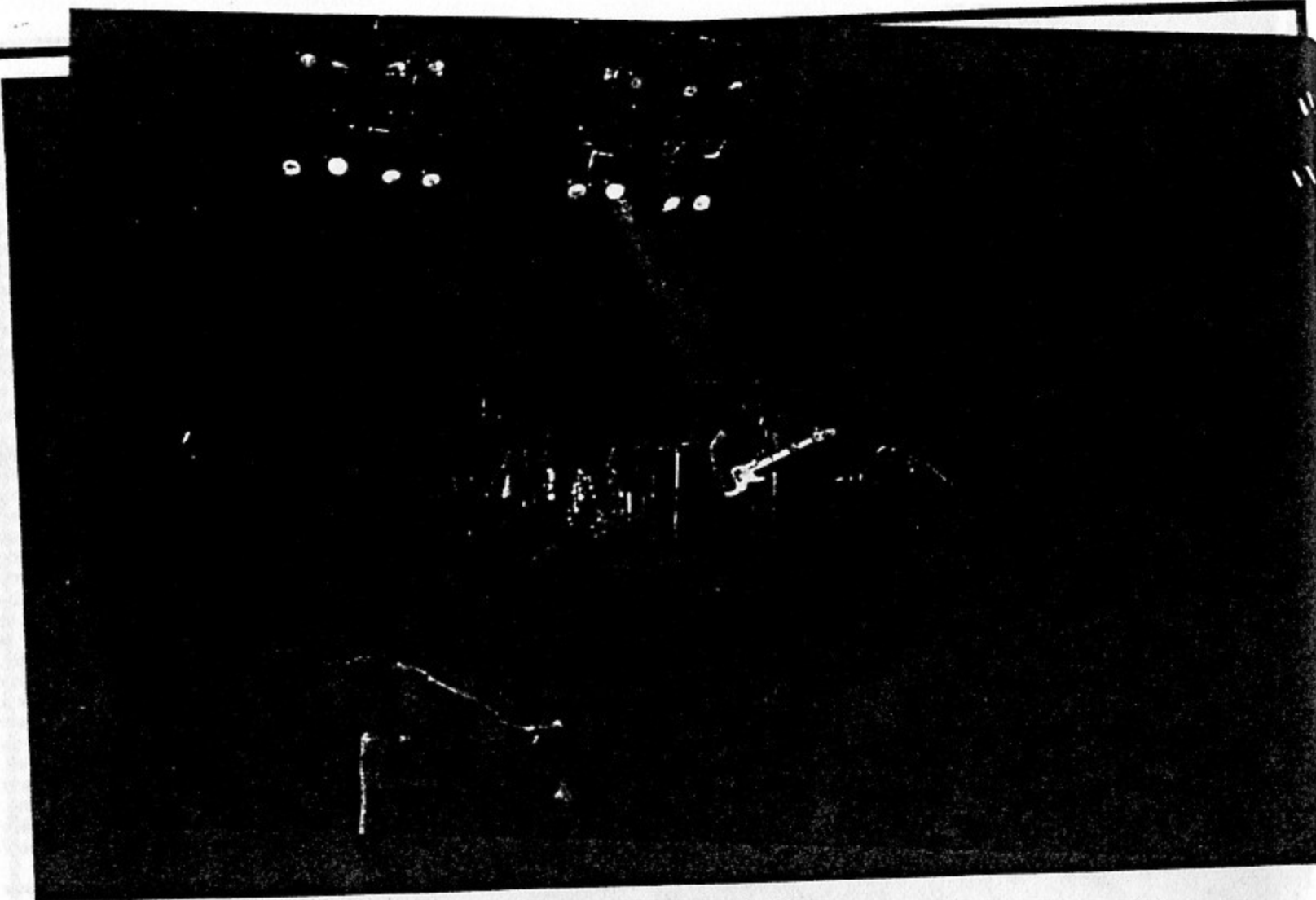
Sauf les journaux, qui leur forcèrent à tous la main... Le processus était lancé. Et la première évasion déjà oubliée.

Productions diverses

Ne sachant trop quoi faire pour l'instant, le Floyd porta sa curiosité sur des activités annexes, en attendant que les idées viennent. En novembre 70 ; David Gilmour et Rick Wright décident donc d'aller à Cambridge relancer Barrett, qui, une fois de plus, refusait d'honorer son contrat discographique. L'entreprise va s'avérer aussi hasardeuse que celle de « The madcap laughs », même si Gilmour à la basse et Wright aux claviers, en compagnie du batteur d'Humble Pie, Jerry Shirley, mettent directement la main à la pâte. Barrett ne veut pas quitter la maison de sa mère où il se terre pour peindre et rêvasser. « Barrett » est cependant achevé à temps, et sort en janvier. Nettement plus propre que le précédent, il présente cependant la même inspiration unique, le même personnage, et des titres comme « Baby Lemonade » ou « Gigolo aunt » sont de pures émanations de ce cerveau détraqué jusqu'au génie. L'on a, à l'écoute de ce disque, les mêmes impressions qu'avec certains Lou Reed : un background et une production claires, cartésiennes, et malgré tout une verve atabulaire qui suinte quand même, un malaise qui sinue comme un graffiti sur un mur au béton trop neuf. Le tour de force joué, Barrett retourne à Cambridge se noyer dans ses phantasmes, et rêver à mille projets qu'il ne réalisera jamais. Un journaliste qui l'interroge alors sur son avenir recevra pour réponse : « Je n'arrive pas à travailler. Je voudrais bien faire quelque chose, mais je ne fais rien. Je voudrais former un groupe ; mais je ne peux trouver personne. Je perds mon temps et il m'est difficile de croire que quelqu'un éprouve un intérêt réel pour moi »...

Nick Mason lui aussi vague à ses occupations annexes et, le même mois, décide de produire une troupe de théâtre contemporain, genre Living Theater : le Principal Edwards Theater. Ceci renforce encore l'image du Floyd groupe culturel, garant de l'avant-garde, fierté de la créativité européenne. Et la presse une fois encore gonfle ce qui n'avait rien d'un événement, et fait de la porte de sortie entrevue par Mason un accès nouveau à la prison où s'étiolait le groupe. Show-biz, quand tu nous tiens...

Décembre n'est guère plus animé : quelques tournages pour notre belle ORTF, l'inauguration de la Big Apple de Brighton où se succéderont maints grands concerts. En janvier 71, l'activité du groupe n'est guère plus intense. Il est vrai qu'il n'est pas tout à fait dans le besoin et qu'il touche des droits d'auteur de tous les côtés à la fois. Le 2, au cours de la soirée Roland Petit sur ORTF 2, il rencontre à nouveau ce vieux ringard des pointes qui cherche visiblement à redorer son blason plutôt terni. Cette fois, l'idée du ballet est bien lancée et Petit encourage le Floyd à lui écrire une partition inédite. L'idée de base devait même être « La recherche du temps perdu » de notre Proust national : « Personne n'a lu le bouquin, raconte Mason, sauf David, qui en lut les 18 premières



pages. Le projet fut abandonné. Après on parla aussi de Frankenstein... » Le passage de l'un à l'autre est assez plaisant. Le ballet ne devait vraiment se concrétiser qu'en novembre 72...

Passage à vide

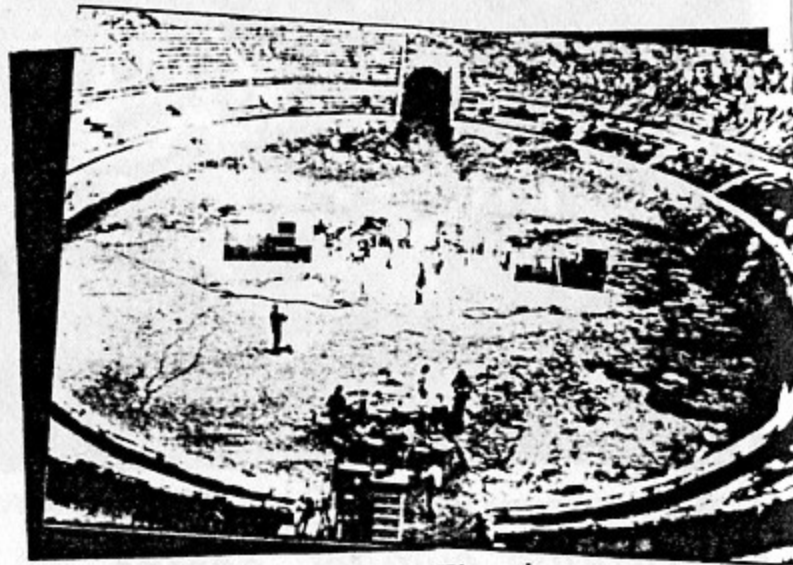
Au référendum de Best de 71, le Floyd était troisième. Tout semblait donc aller pour le mieux. Mais si le succès galopait allègrement, les idées se faisaient plutôt rares chez le groupe qui ne trouvait rien de neuf à dire. Début février, il commence les sessions en studio du nouvel album, mais celles-ci vont s'étendre jusqu'en août. On ne pouvait plus guère parler de pétillamment créatif. Ce passage à vide se ressentit évidemment sur scène lors de la tournée allemande et du concert lyonnais que le groupe donna ce mois-là. A Lyon, l'accueil fut plus que réservé, le groupe se contentant de rejouer les sempiternels chefs-d'œuvre déjà ultraconnus. La critique se fit même acide et le groupe prit assez mal la chose : « Chaque fois que l'on vient en France, déclara alors Gilmour, il y a des histoires ; le public français et les promoteurs sont des idiots ». Ceci était pour vous, folks. Mais les ventes françaises restèrent impressionnantes, et Pinky oublia vite cette aigreurs passagère. Cela valait mieux. De la diplomatie, que diable. En mars, l'enregistrement de « Meddle » reprend, toujours aussi laborieux : « Nous sommes restés trois semaines à chercher, se souvint Mason (in « Pink Floyd » de J.-M. Leduc), nous avons trouvé vingt-cinq idées de mélodies, et, avec l'une d'elles, nous avons composé « Echoes ». Ces égarements et ces incertitudes de studio font que le Floyd n'apparaît plus très souvent sur scène. Un seul concert en avril, au Doncaster College of Technology. Un seul également en mai, mais plus important celui-là, au Crystal Palace de Londres, avec Mountain et Faces, pour une somptueuse garden party. Le passage du Floyd y fut cette fois plus convaincant, et le groupe fut même si sidéral qu'il déclencha un véritable orage ! A part ces apparitions épisodiques, les quatre continuaient à se creuser la tête pour remplir leurs deux faces. Avec parfois des éclairs, comme celui qui leur fit composer « One of these days » en un quart d'heure. Vexés quand même par leur dernier passage à Lyon, ils décidèrent en juin de se venger de l'affront, et redonnent un concert dans la noble ville, le 12. Si on lit les critiques de l'époque, il semble bien que Pinky se soit plus enfoncé que réhabilité : « véritablement en perte de vitesse, à court d'inspiration » lit-on dans Best. Il faut dire qu'aucun morceau de « Meddle » n'était alors joué, et ceci explique cela. Enfin, après un mois de juillet passé en studio, l'album est terminé à l'arraché. Le groupe peut à nouveau repartir sur les routes du monde.

Le renouveau

Dès le mois d'août, le Floyd regroupe donc ses roadies, rassemble son matériel quadriphonique et part à la conquête de nouveaux

Le ballet « Allumez les Étoiles » « Le Floyd s'était fait proprement posséder »

marchés, d'abord en Australie, puis au Japon. Toujours ce besoin de s'évader des sentiers trop battus... Au Japon, l'accueil sera fabuleux et le Floyd y deviendra aussi une institution. Fatalement : au royaume des chaînes hifi les esthètes quadriphoniques sont rois. Ces retrouvailles avec la scène rendent son impact au groupe et c'est gonflé à bloc qu'il se rend sur le site de Pompéi pour y tourner le film qui l'immortalisera. Pendant cinq jours et cinq nuits, le groupe y joue inlassablement ses nouvelles romances et ses airs de toujours sous la direction d'Adrian Maben. Waters : « Il s'agissait pour nous de jouer



Le tournage de « Pink Floyd à Pompéi » « Juste comme un grand film familial »

Pink Floyd Story

Pink Floyd Story



Gilmour à Saint-Ouen, fin 1972 « La vitalité d'antan était bel et bien retrouvée »

un lot de nos morceaux dans l'amphithéâtre de Pompéi avec dans les intervalles des prises de vues plutôt à la « Top of the Pops » de nous en train de nous promener au sommet du Vésuve. Par la suite, Maben est venu à Londres nous filmer aussi en studio, d'une façon beaucoup plus live que là-bas. Je pense que c'est un film qui réjouit les fans de Pink Floyd. Je ne sais pas si c'est le cas de n'importe qui d'autres. Je l'aime parce que c'est juste comme un grand film familial. » Mason : « Il a eu une histoire aussi longue que le ballet. Et jusqu'au moment où il allait être présenté, où Adrian nous a appelés pour que nous en tournions encore un bout. » Malgré ce caractère fort peu « Live » du film, les séquences sont superbes et la correspondance entre le site, les prises de vue et la musique est tellement percutante qu'elle en deviendra inoubliable. Ce film était la première réussite du Floyd depuis bien longtemps.

Le premier tournage aussitôt terminé, sans même prendre le temps de voir les rushes, le groupe part pour une nouvelle tournée américaine qui débute le 16 octobre à San Francisco. Alors qu'il tourne aux States, paraît le 5 novembre en Europe « Meddle ». Comme son nom l'indique, l'album se veut touche-à-tout, et l'est effectivement. Rock, ballade, jazz et blues se partagent la première face, démontrant que le Floyd a voulu s'échapper de son image musicale, qu'il a voulu retrouver le pur plaisir de jouer, qu'il a tenté une fois de plus de sortir de sa prison. Evasion d'ailleurs fort réussie, car « Meddle » restera à jamais une bouffée d'air pur dans l'œuvre de Pinky. A tel point que ces exercices variés ont visiblement rendu sa santé au groupe et que la face cosmique, « Echoes », est une véritable splendeur. Climat, inspiration, maîtrise musicale, tout y est. Mais ce que l'on remarque le plus, c'est le total manque de sophistication et de pompe qui caractérise ces deux faces. Finies les expériences classiques, l'on en revient à une musique infiniment moins préméditée. Et qui fait mouche : « Meddle » sera classé pendant deux ans au hit parade national français. Le Pink Floyd prouve ainsi qu'il demeure, sous une autre forme, un groupe aussi séduisant. Ne sont-ils plus les prisonniers pour autant ? Peut-être pas encore. En tout cas, il faut bien voir que c'est avec « Meddle » que commence cette évolution vers des mélodies plus rock qui mènera à « Dark side of the moon » et « Animals ». C'est là leur deuxième réussite du moment.

Ce qui ne l'est pas, par contre, c'est la promotion de Steve O'Rourke

au rang de manager du groupe. Dès lors, le Floyd va devenir inapprochable, soigneusement gardé qu'il est par ce cerbère compétent mais sinistre, et cela n'aurait pas encore été trop grave si cela n'avait déteint sur Pinky qui devint alors taciturne, renfermé, inaccessible. Une autre prison les accueillait, celle du silence et de la réclusion volontaire.

Éclipse

Cela faisait quand même bien longtemps que le Floyd n'avait pas tourné en Angleterre. Aussi monta-t-il une gigantesque tournée britannique pour le début de l'année 72. Un imposant système quadriphonique fut composé. On poussa le vice jusqu'à donner à Wright sa propre table de mixage, sur scène, directement. Eclairages, effets de fumée, satellites en orbite au-dessus de la scène complétaient le spectacle. Le « Pink Floyd Circus », comme ils se nommaient eux-mêmes à l'époque, tourna du 20 janvier au 13 février, de Brighton à Liverpool. Puis, du 17 au 20 février, il occupa le Rainbow de Londres pour une série de superbes concerts. Ce fut au cours de cette tournée que fut présentée une longue suite riche, complexe, mélodieuse, que le groupe annonçait sous le nom de « Éclipse », et qui devait s'intituler plus tard « Dark side of the moon ». L'œuvre avait pris forme en six mois, signe que la vitalité d'antan était bel et bien retrouvée. Mais il faudra attendre mars 73 pour que le chef-d'œuvre soit pressé.

La raison de ce retard, ce fut l'enregistrement de la bande sonore de « La Vallée », le nouveau film de Barbet Schroeder. Dès le lendemain du Rainbow, le groupe part en effet pour Hérouville. Et l'on retrouve la prison. Schroeder se sentait obligé, par le succès de « More », de faire appel au Floyd pour la musique de « La Vallée », et de même le groupe se sentait obligé de le faire, parce que cela faisait partie de son image. Des deux côtés, ce fut un travail de pure commande, sans réelle motivation. Le film était nettement moins bon que « More », et le soundtrack fut à son image. Gilmour : « Certains des morceaux ont été composés en Angleterre par l'un ou l'autre de nous ; les autres, on les a écrits ici, à Hérouville, en voyant le film : c'était plus live. Nous enregistrons tous les jours de deux heures de l'après-midi à cinq heures du matin. Je dois dire que nous sentions moins ce film que « More », mais Barbet savait parfaitement que les membres de Pink Floyd étaient les seules personnes capables de bien faire la musique de son film ». En toute modestie, n'est-ce pas ?

Très affairé, le groupe donne en mars une série de concert au Japon avant de revenir en France mixer « Obscured by clouds », titre finalement choisi pour l'album. Puis du 13 avril au 5 mai, il repart tourner comme un forcené aux U.S.A. Après sa longue période d'inactivité de 71, le groupe se rattrape et tourne le plus possible. C'est d'ailleurs à cette époque qu'ils lâcheront cette petite phrase qui fera scandale chez tous les fans bien-pensants : « La plupart des groupes vont aux Etats-Unis pour l'argent. C'est aussi pour ça que nous y allons. » Leur image de purs esthètes en prendra là un sérieux coup et l'opération Gini de 74 ne sera qu'une confirmation d'un mercantilisme certain venu avec l'âge et les devises.

C'est en juin que sortent conjointement « La Vallée » et « Obscured by clouds ». Pour ce qui est du film, ce sera un bide. Schroeder, qui l'avait présenté à Cannes avec quelque espoir de récompense, est désavoué par la critique. Et le disque subit le même sort de la part des rock gribouilleurs de tous pays, qui depuis continuant à descendre régulièrement ce disque, bien contents de s'être trouvé une victime désignée dans la discographie trop parfaite du Flamant Rose. Primo, cela n'empêcha nullement « Obscured by clouds » de connaître un énorme succès en France et ailleurs. Secundo, on y est allé peut-être un peu fort en condamnant ce disque qui n'a vraiment rien de nul. Mais voilà, le Floyd, faisait du rock et même du boogie, plus d'esthétisme et de rares perspectives cosmiques, c'était la déchéance : bouh les vilains qui faisaient de la musique simple, commerciale et bête ! En fait, si n'importe quel groupe américain avait pondu ce disque, avec ces sons si clairs, ces rythmes enlevés, ces vocaux transparents, cette aisance électrique, on eût crié au génie. Mais c'était du Floyd qu'il s'agissait. Alors... Voulez-vous retourner dans votre prison, merci ? Il serait peut-être temps de réhabiliter ce disque mésestimé qui est pourtant l'un des plus agréables que le Floyd ait fait, l'un des plus entraînants. Et si on l'avait pris en considération plus tôt, personne n'aurait été surpris par la nouveauté de « Dark side », personne n'aurait cru à cette géniale métamorphose, parce que « Obscured by clouds » assure la transition, est exactement de la même veine que « Money » (parce que fait au même moment). Ce n'étaient pas les nuages qui obscurcissent la vision des critiques, mais bien leurs œillères et cette manie d'enfermer les groupes dans leurs images. Du coup, le succès de l'album repoussa le projet « Éclipse » aux calendes grecques, et le groupe s'offrit alors deux mois de vacances, les premières depuis bien longtemps.

Un groupe de pointes

Alors que Pinky coince la bulle, un groupe fait une apparition épisodique à Cambridge : les Stars de... Syd Barrett. Est-ce le come-back tant attendu ? Non, malheureusement, car Syd est toujours aussi instable. Robert Wyatt témoigne de ce phénomène bien



court: « Les Stars se séparèrent après plusieurs concerts manqués auxquels Syd avait oublié de venir participer ! » Après cela, on ne le verra plus guère sortir de la maison de sa mère, à Cambridge. Sans doute y est-il toujours...

Septembre 72 voit Pink Floyd de retour sur les scènes américaines pour une vaste tournée de 22 jours. Money... Puis dès octobre, il commence à hanter les studios d'Abbey Road pour l'enregistrement de son nouvel album, « Eclipse », les ventes du soundtrack de « La Vallée » commençant à s'infléchir. Il prend néanmoins le temps de participer à l'immense concert de charité organisé à l'Empire Pool de Wembley le 21 octobre où, devant cinquante mille spectateurs il déploie les fastes d'un show extrêmement bien préparé... et coûteux, avec envoi de missiles et autres feux d'artifices. Comme cela leur coûta assez cher, et qu'ils ne touchèrent pas une pound sur ce concert, ils partirent bien vite pour les States où ils se refirent un compte en banque de fin octobre à fin novembre. Hôtels, aéroports, piscines, matchs de football, auditoriums, et le cycle reprend... Alors qu'ils sont aux States sort enfin « Pink Floyd à Pompéi ».

De retour en Europe en novembre, le Floyd voit arriver l'échéance du ballet de Roland Petit. Aucune musique n'a été finalement composée pour la circonstance et le groupe jouera ses immortels chefs-d'œuvre. Après seulement deux jours de répétition, l'escroquerie a lieu le 22 octobre à Marseille, avec la troupe que dirige là-bas Petit le bien-nommé. Escroquerie parce que le Floyd jouera en tout une demi-heure. Escroquerie parce que le public venu pour le groupe subira surtout les danseurs escroquerie parce que la chorégraphie était vraiment lamentable. Prisonnier à nouveau du complexe classique, le Floyd s'était fait proprement posséder. Pour préparer, il entreprend dès le 28 sa plus vaste tournée française à cette date, qui le fait notamment passer au Palais des Sports de Saint-Ouen pendant deux jours. Pour beaucoup, ce sera le Bourget revisité... Enfin, pour achever ce tour de France, le groupe retrouve la compagnie Petit pour un nouveau ballet, donné pendant plusieurs jours fin janvier-début février 1973 au Palais des Sports de la Porte de Versailles. Si le groupe y est nettement plus présent, le ballet « Allumez les étoiles » se révèle totalement en contradiction avec la musique de Pinky. Lui aérien, cosmique, neuf ; Petit, lourd, académique, sans invention. Ce ne sont plus des pointes mais des sabots. Le Floyd ne sortira pas grand de cette expérience chorégraphique, acceptée presque sur un malentendu. Toutefois, la popularité du groupe n'a encore fait que croître dans l'Hexagone, et il gagne une place au référendum de Best (2e). A croire que quoi qu'il fasse, le public français le prendra toujours pour argent comptant. Ensuite, le Floyd disparaît littéralement, et lorsqu'il refait parler de lui, le 23 mars, c'est pour la sortie mondiale de « Dark side of the moon », un événement qui allait profondément bouleverser la carrière du groupe, bien plus que lui-même ne le croyait possible. Mais cela, ce sera le sujet du prochain chapitre...

(A suivre)
Hervé Picart.

(Les propos cités sont, sauf mention contraire, extraits de « Pink Floyd Story » diffusée par « Capital radio » (G.B.) et reproduits en exclusivité par Best - More - Next Months...).

Waters à Toulouse, fin 1972
« Sa plus vaste tournée française »

GRUPE PREFERE

INSTRUMENTS A VENT

Le référendum de Best 1972-1973

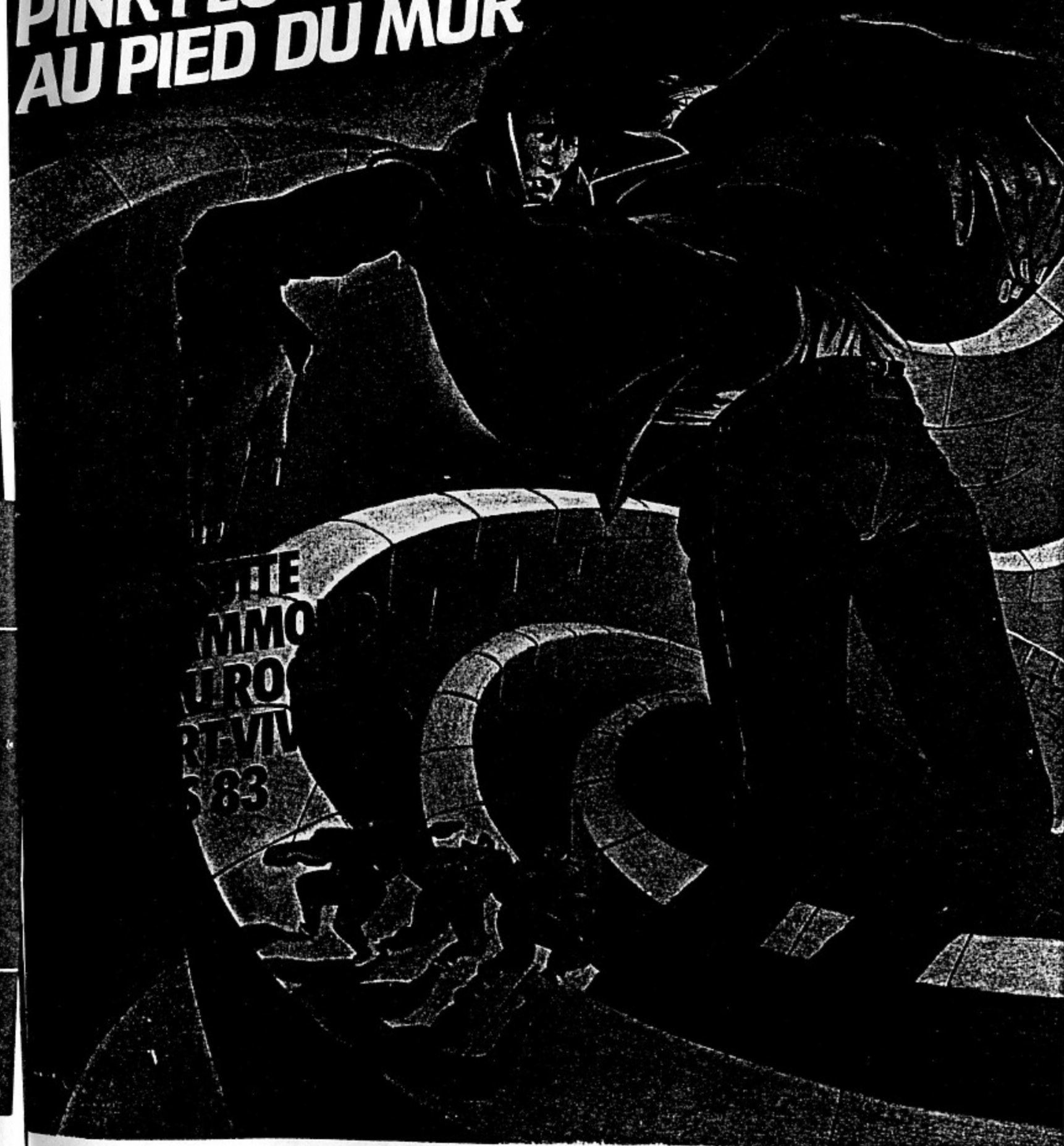
« Quoiqu'il fasse... »

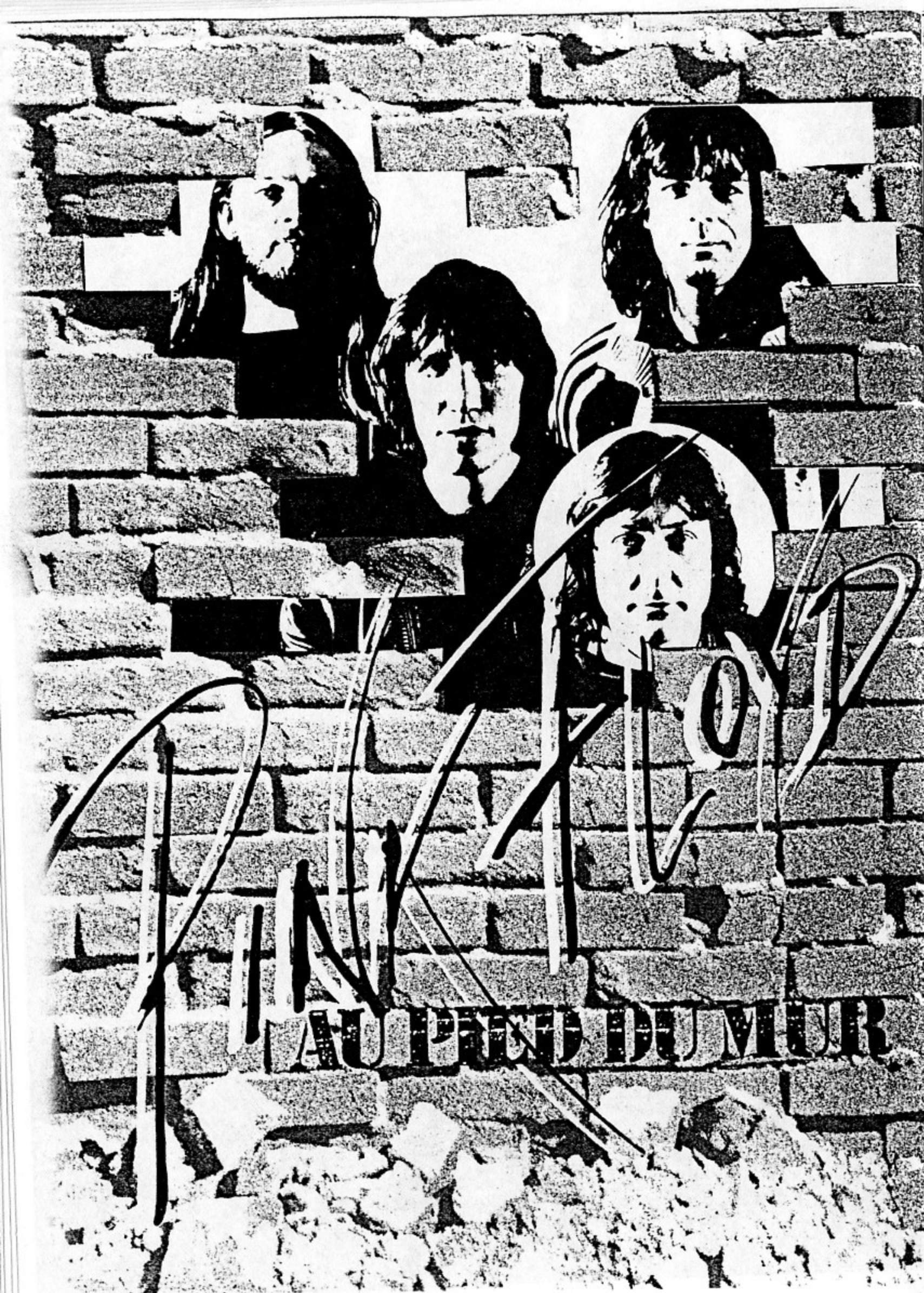
Pink Floyd Story

GUIITARE

MAGAZINE

PINK FLOYD
AU PIED DU MUR





▲ Le Floyd à l'automne 1968

Avant de commencer cet article, j'étais décidé à tailler l'histoire en pièces, à me laisser aller au sentiment général de dénigrement de ce qu'on appelle maintenant avec un sourire désolé la musique planante, à parler avec l'indiscendance de monuments fanés, de gloire flétrie avec rancœur et ressentiment des triomphes actuels, à jouer les Cassandra bon arché, à renier ce que j'avais adoré. Et puis la musique de Pink Floyd a repris le dessus, inexorablement, parce qu'elle possède une pro-

ces groupes vont et viennent jusqu'à ce que le bassiste Roger Waters, lui aussi diplômé de Cambridge, enlevé Barrett, venu étudier beaux arts dans la capitale Gilmour, lui, a émigré en France où il jouera dans de nombreuses formations et se mariera. Wright, Waters, le batteur Nick Mason et Barrett, que tout le monde préférait désormais Syd, décidèrent alors de former un véritable groupe professionnel. Il manquait un nom, que Syd trouva en extrayant de sa bibliothèque un album enre-

relative censure, atteignant la 20^e place des charts. Le disque donne quasiment un aperçu de tous les jours, ressassant sans cesse les limites de son délire sonore. Le deuxième single, « See Emily Run », sort le 16 juin et se classa en 5^e position, suivi de « Piper at the Gates of Hell », presque entièrement écrit par Syd Barrett. Il y alterne chansons qui allient le classicisme de l'époque, une originalité toute britannique et l'amour certain de James, avec le déchirement

Pink Floyd, un nom qui ne veut rien dire, une légende qui se perd dans les méandres des mémoires lysergiques, une contradiction permanente entre la technologie, la compromission, l'inconscient et l'autosatisfaction opiacée, une énigme à la mesure de notre civilisation, une évolution aussi aberrante que passionnante, un grand groupe qui depuis longtemps ne se réclame plus du rock'n'roll.

Mais s'agit-il encore seulement d'un groupe ? On peut en douter après le départ de Rick Wright, un des meilleurs

claviers anglais, qui, las de se sentir écarté, a décidé de vivre dans l'île grecque qu'il s'est offerte et de ne plus participer à aucune des activités du groupe. Il faut rappeler que, depuis six ans, il ne lui est plus permis de chanter ni de composer pour les albums du Floyd et que son nom n'apparaît même plus sur les pochettes. Nick Mason, le batteur, vit lui dans la campagne anglaise où il est devenu concessionnaire Ferrari et se consacre à la course automobile (il a par deux fois participé aux 24 heures du Mans) et



▲ Gilmour et Waters en pause studio

fondeur qui n'a rien d'artificiel, qui ne doit rien aux gimmicks ni à la mode, une qualité qui ressemble à l'éternité et qui semble, j'ose à peine l'écrire, cosmique.

Comment Pink Floyd, qui avait réussi à brancher tant de cerveaux sur une seule et même fréquence, en est-il venu à se couper irrémédiablement de son public tout en multipliant ses chiffres de vente par dix ? Pour essayer de trouver une réponse il faut revenir à la genèse.

PREMIERE PERIODE : SYD BARRETT

gistré par deux bluesmen géorgiens obscurs, Pink Anderson et Floyd Council. Pink Floyd est né ! Nous sommes au printemps 66. Syd Barrett peint et compose des poèmes qu'il met en musique et interprète sur



▼ Roger Waters en 1970 à Saint-Tropez. ▲ Le même, lors d'une conférence de presse



des pyrotechnies instrumentales scéniques du groupe, dont l'immortel « Interstellar Overdrive » et son riff de guitare démoniaque à faire pâlir Led Zepppelin.

Septembre voit le Floyd donner ses premiers concerts aux Etats-Unis, médusant et faisant flipper le public des Fillmores des deux côtés par son impassibilité et l'impossibilité de danser sur ce bruit blanc sorti des ténèbres. Mais Barrett se prend et se perd dans son propre jeu, et sa santé, mentale comme physique, périclité de manière dé-

à la production. Sa présence au sein du Floyd dans l'avenir semble gravement compromise par les déclarations récentes de Roger Waters qui affirme qu'il pourrait très bien travailler avec d'autres claviers et d'autres batteurs, ce qui sera bientôt le cas, ajoutant, « J'en ai assez que les autres disent "nous" en parlant du groupe. Pink Floyd c'est moi ! »

Et David Gilmour ne se fait aucune illusion lorsqu'il déclare : « The Wall raconte la vie et les problèmes de Waters, pas les miens. Nous

n'avons jamais été amis, nous travaillons juste ensemble. » Dure révélation pour tous ceux qui, pendant de longues nuits, ont voyagé et rêvé d'un monde meilleur et se sont émerveillés en écoutant cette musique majestueuse, puissante et sereine comme l'est la Nature, déchirée et angoissée comme le sont ceux qui l'habitent, jouée par quatre musiciens discrets, britanniques au possible et que tous se plaisaient (complaisaient ?) à imaginer soudés comme les doigts d'une main !



ble et qu'il sombre dans la folie de plus en plus dense. Il quitte officiellement Pink Floyd le 6 avril et se retire chez sa mère. En 70, David Gilmour produira pour lui — avec l'aide de Waters, de Wright et des musiciens de Soft Machine — deux albums : « The Madcap Laughs » et « Barrett », qui témoignent à la fois de son immense talent de ses derniers instants de lucidité. Il n'a rien produit depuis, même si quelques maquettes ont été enregistrées en 77 et il mène aujourd'hui

une existence misérable et lamentable auprès de sa mère. « Chaque psychiatre qui l'a examiné affirme qu'il est incurable, et je sais qu'il en est ainsi. Il ne peut même plus s'occuper de lui, c'est sa mère qui doit le faire. Je pense qu'un jour il devra être interné. Son image de fou romantique est totalement fautive. Il n'est pas romantique. Il vit à un niveau différent. » C'est ce que dit Gilmour aujourd'hui.

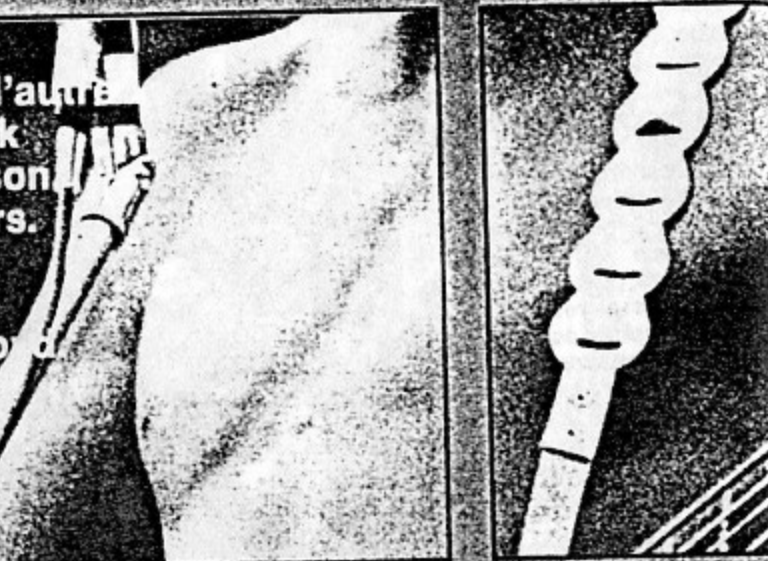
DEUXIEME PERIODE : PINK FLOYD



▲ Les poètes de l'ombre... n'ont jamais méprisé le soleil.

D'un côté il y a deux amis d'enfance, David Gilmour et Roger Barrett, qui grandissent à Cambridge et apprennent ensemble à jouer de la guitare. De l'autre trois étudiants de Londres qui jouent le soir dans des groupes amateurs qui portent pour nom Sigma 6, T-Set, The Screaming Abdacos, selon l'humeur et le style du jour, généralement défini par Richard Wright, élève du conservatoire le jour où l'édification de bâtiments publics lui devient insupportable. Les membres

Au bout du chemin, l'autre groupe phare du rock a trouvé un mur, et son maçon : Roger Waters. Disparaître ou franchir cet écueil, tel est l'avenir du Floyd. La réponse semble déjà gravée dans son histoire.
Article : Yves B...



▲ « Sur le noir pour des âmes noires. »

elle parle plus directement aux âmes troublées qui l'écoutent que ne le font les images et le scénario de ce classique surestimé du cinéma marginal. « Cirrus Minor », « The Nile Song » (un hard rock pachydermique), l'envoûtant « Cymbaline, Main Theme » et « Green is the Colour » s'intégreront à merveille dans le show fabuleux qui sera celui du Floyd pendant toute l'année 70, comme en témoignent tous ceux qui les auront vus au cours des mémorables concerts du Théâtre des Champs-Élysées, du Royal

Albert Hall, des festivals du Bourget, de Bath, d'Amsterdam, ou bien à Hyde Park, Saint-Tropez, Juan-les-Pins, Montreux et la fête de L'Humanité. En fin d'année l'album « Atom Heart Mother », avec sa face titre au joli thème circulaire et aux arrangements symphoniques un peu pesants, consacre le Pink Floyd. Il compose la musique du « Zabriskie Point » d'Antonioni, (qui n'utilise que trois pièces assez fades et qui sera filmé dans les ruines de Pompéi, il accompagne les ballets de

De 1973 à 1974 l'inspiration du Pink Floyd se modifie radicalement et l'existentialisme laisse la place à la critique sociale. Les premières pierres du mur.

scène au milieu de versions approximatives et hallucinées de classiques de Bo Diddley et de rhythm and blues. Le Marquee devient leur repaire et ils s'y font vite remarquer par l'étrangeté de leur musique et la qualité de leur light show, le premier du genre en Grande-Bretagne. Le 15 octobre, ils participent devant deux mille personnes, représentant le gratin de l'underground londonien, à la fête de lancement d'IT, le journal de toute la contre culture européenne. Pink Floyd devient instantanément le chouchou

de tous les hippies anglais, en compagnie de Traffic et Soft Machine. Le LSD est de toutes les soirées, les fleurs et le Floyd aussi. Syd Barrett écrit alors avidement et EMI signe le groupe qui publie son premier simple en avril 67. Arnold Layne raconte l'histoire d'un homme qui se travestit et collectionne les habits pour n'appréhender la vérité qu'à travers de masques : le thème de Wall est déjà là ! La chanson est très mélodique, surréaliste, très anglaise, assez éloignée de ce que joue le Floyd sur scène et, malgré



▲ Le cri du Wall

▲ Waters, toujours en 1970

▲ Gilmour, calme et...



▲ Au Casino de Paris avec Zizi Jeanmaire.

▼ Sur la musique de Waters, les ballets de Roland Petit.

Roland Petit dans la salle Valier à Marseille et au Palais des Sports de Paris pour un hommage à Maïakovski et se hisser au niveau du navet de Schroeder, La Vallée, avec un album qui n'aurait pas mérité de sortir et qui se révèle aussi creux que le film qu'il était censé supporter. Entre-temps est paru « Meddle », enregistré au milieu d'une immense tournée mondiale, et qui reprend la formule d'« Atom Heart Mother » en plus réussi. Disparus les lourdeurs orchestrales, les pompes académiques et

l'avant-gardisme gratuit de la cérémonie du thé « Alan's psychedelic breakfast » ou du deuxième volume d'« Ummagumma » où chacun des membres du Floyd s'était laissé aller à dix minutes de prétention sans doute sincère et louable, mais un peu lourde à digérer. « Echoes » qui emplit toute une face est plus aventureux et plus prenant qu'« Atom » et les ballades de Waters et Gilmour sont d'autant plus magnifiques qu'elles sont encadrées par « One of These Days », magnifique instrumental qui dé-

astreuse au cours de la tournée. Et l'insuccès de « Apples and Oranges », le nouveau simple, l'ébranlera encore plus. Il passe la plupart des concerts à gratter sa guitare n'importe comment, les yeux perdus dans le vide, hagard, égaré. Il reste ensuite couché pendant des journées entières, ne s'alimentant plus, la bouche ouverte, le regard rivé au plafond. Son désintérêt pour la vie devient total. On le voit brûlé par l'acide mais son ami Gilmour ne croit pas à cette thèse : « Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un problè-



groupe est star mais ses membres ne le sont pas, peu de drogue. Cela ne les rend pas précipités les choses ne se passent pas de la même façon. Il n'a pas subi de succès et ce qui s'y est passé vraiment. Il est devenu célèbre à marcher. »

Gilmour entre dans Pink Floyd en février 68 pour remplacer Barrett qui doit continuer de « Side of the Moon » ils choisissent un album radical-différent, non plus pré-Brian Wilson avec les Boys. Hélas il apparaît d'emblée qu'il n'en est pas

TROISIEME PERIODE : ROGER WATERS



En se cherchant une identité le groupe va assimiler celle de toute une génération. C'est l'époque des festivals, des musiques de film, des expériences à alibis artistiques, des interminables improvisations instrumentales, des exils au soleil d'Ibiza, de Grèce et de Saint-Tropez, du Pink Floyd spatial, planant et bucolique, héros de longues nuits opiacées ou haschischiniques.

En avril 68 paraît le premier simple de l'après-Syd, « It Would Be So Nice », qui tente de retrouver l'atmos-

phère de ses prédécesseurs, sans succès. Le deuxième album, « A Saucerful of Secrets », voit Wright et Waters prendre les rennes et développer le côté science-fiction de leur musique avec de timides versions de morceaux qui deviendront des classiques sur scène et plus tard dans « Ummagumma ». Une dernière composition de Syd clôt l'album. « Jugband Blues » se termine sur ces mots : « et la mer n'est pas verte, et j'aime la reine, et qu'est-ce exactement qu'un rêve, et qu'est-ce exac-

tement qu'un air ? ».

La première tournée du nouveau Pink Floyd est enregistrée et publiée sur le premier disque « Ummagumma », qui devient le compagnon de chevet de tous les défoncés de la planète qui n'en finissent jamais de se plonger avec délice dans les stridences et les mouvances de « Astronomy Domine », l'horreur et le fracas de « Careful with that Axe Eugene », les climats futuristes et orgasmiques de « Set the Controls for the Heart of the Sun » et « Saucerful of

Secrets ». Pink Floyd est le l'Amérique et lui donne les toutes les lèvres, dans les oreilles leur musique. Le album de « Dark side » est si ble avoir des siècles d'achénoménal qu'il est devenu et, fin 69, rivalise avec les Beatles dans tous les réalbums à avoir été classé premiers d'Europe. Mais c'est le film de Barbet Schroeder, les hippies d'Ibiza, qu'il dans toutes les discothèques et se fait accepter dans les sphères culturelles. Le film « The Wall » pour effectuer qu'assez pauvrement utilise leur bande sonore est parce qu'elle est souvent plus que ça. Mystérieuse, distante, onirique, do-

Certains à l'époque remarquent que toutes les paroles sont signées Roger Waters, mais dans son album où les parties instrumentales sont aussi importantes, ils n'y prêtent qu'une attention passagère. Ce qui fait couler beaucoup d'encre, en revanche, ce sont les quelques lignes de « Dark Side of the Moon » dans lesquelles Waters unit son esprit à celui de Syd Barrett, cependant qu'on entend un ricanement démoniaque en surimpression : « il y a quelqu'un dans ma tête mais ce n'est pas moi », conluant



▲ Nick Mason



▼ Le Floyd à la terrasse du Flore



▲ Rogers Waters

A Paris, les shows sont excellents, même s'ils s'appuient beaucoup sur des gimmicks (projections de diapositives, avion qui traverse le Palais des Sports sur un câble dans un vacarme d'Apocalypse); la seconde partie est consacrée à « Dark Side », avec rappel de « One of These Days », cependant que la première s'ouvre sur deux nouvelles compositions, « Raving and Drooling » qui semble évoquer Syd à nouveau, et « Gotta Be Crazy », très violente diatribe contre la société, pour s'achever sous



▼ Gilmour et Waters : à la recherche d'un accord.

▲ Le Floyd à Lyon en 1971.

des tonnes de neige carbonique avec « Echoes ».

On s'attend dès lors à retrouver ces morceaux sur le prochain album du Floyd, attendu par des millions d'oreilles. Début 75, David Gilmour produit Unicorn et Quiver, Nick Mason fait de même avec Gong et surtout le fabuleux album de son ami Robert Wyatt, « Rock bottom », un des plus grands chefs-d'œuvres que le rock ait engendré. En fait, ils attendent que Roger Waters, maintenant parolier unique du groupe, soit prêt. Mais il est hanté



amère, ménage vraiment, et « Seamus » un blues drôle et glaçant à la fois, interprété par le lévrier afghan de Rick Wright. Chaque année le succès va grandissant et l'on peut affirmer, qu'en 1973 Pink Floyd est devenu le plus gros vendeur d'albums en Europe. Les tournées et les projets sont incessants, les seules vraies vacances que s'octroient les membres du Floyd se passant à Saint-

Tropez pendant une partie printemps et de l'été. On les voit souvent jouer au football (remarquablement, ils sont supporters d'Arsenal, le vieux club Londres) sur la plage de Salins ou se promener à la Citadelle et la Pointe avec femmes blondes et fants bronzés, sous de menus chapeaux de décolorés, furtifs et nymes. Le Floyd donne l'impression de famille rante, inspirée, impassionnée, d'elle-même.



▼ Waters (à gauche) et Mason (à droite).

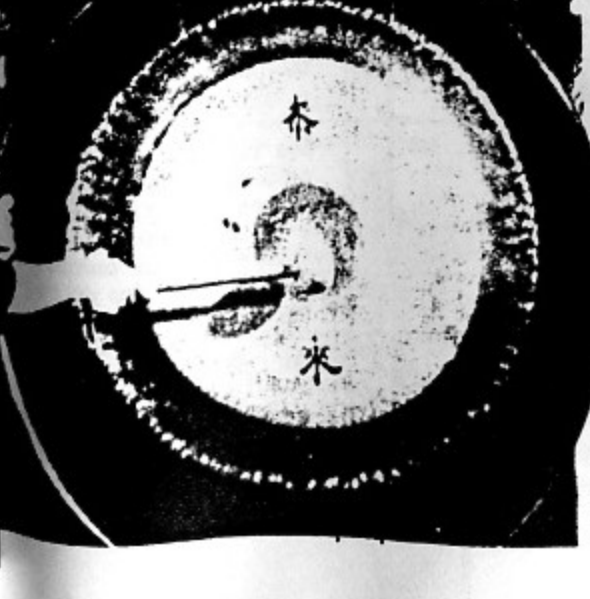
rait peut-être une musique classique d'aujourd'hui si le blues et le rock'n'roll n'avaient jamais existés. « Wish You Were Here », la chanson s'adresse certainement à l'ex-Madame Waters, qui se confond vraisemblablement avec Syd dans l'esprit de Roger qui termine en disant : « Nous sommes juste deux âmes perdues nageant dans un bocal à poissons, année après année ; qu'avons nous trouvé ? Les mêmes peurs ! J'aimerais tant que tu sois là. » Les deux autres morceaux sont plus rock et au-

raient pu figurer sur l'album précédent. « Have a Cigar » est la suite logique de « Money » chantée par Roy Harper, un ami du Floyd qui avait déjà été honoré de la même manière par Led Zeppelin. Il est vrai que les vocaux s'étaient révélés être le point faible, du groupe sur scène. Toute l'atmosphère de l'album est pénétrée du drame du Syd Barrett, qui, curieusement, réapparaît à ce moment, allant jusqu'à se retrouver à Abbey Road où le Floyd enregistre. Il est gras, presque chauve et répète



ce et l'existentialisme mais violemment tournés contre les aliénations et les incompatibilités de notre civilisation. Musicalement aussi les choses changent : une plus grande indépendance des instruments, l'envol de la guitare de David Gilmour, la proéminence des synthétiseurs, l'introduction de musiciens extérieurs au groupe (les choristes et le saxophoniste Dick Parry), l'utilisation massive des gadgets et effets spéciaux (battements de cœur, réveils, pendules, orgasmes, décollages). La production

est admirable, avec l'aide d'Alan Parsons, alors preneur de son, l'album est conçu comme un concept, pochette comprise. Il est parfait, intelligent, fort, contrasté, aventureux, avec des moments grandioses « Time », prenants « Great Gig in the Sky », pleins « Breathe », impressionnistes « Any Colour You Like » et « Us and Them », impressionnants « Dark Side of the Moon » et contient un vrai tube rock, lourd, agressif et révolté : « Money ». C'est le « Sergeant Pepper's » du



très limité, reprenant avec des paroles nouvelles les inédits de la tournée 74 et ne possédant que deux moments dignes du Floyd : le solo de Gilmour sur « Dogs » et l'introduction de piano Fender de « Sheep », une des rares occasions d'entendre Rick Wright sur ce disque. Au cours de la tournée qui suit, Roger Waters désormais, leader reconnu et incontesté, craque un soir à Montréal. Il a repéré un fan particulièrement exhubérant au bord de la scène et s'approche de lui lentement, au

par ces mots : « Tu cries et personne ne semble t'entendre, si le groupe dans lequel tu joues se met à jouer des airs différents, je te verrai sur la face cachée de la lune. » « Money » et l'album sont des numéros un mondiaux et Pink Floyd se trouve plongé en pleine folie quotidienne, tournant dans le monde entier pendant la majeure partie de 74. L'épisode de la tournée française en juin est marquée par l'association du groupe avec Gini, la boisson venue d'ailleurs et au goût étrange à laquelle ils prêtent leur musi-

que et leur image, posant pour les affiches ventant les mérites du contenu de la petite bouteille verte dans le désert marocain. Un tollé général de leurs fans accueillera cette opération, la première du genre, aujourd'hui monnaie courante (voir les Stones avec Vespa en Europe et Avon aux States), et Steve O'Rourke après de longues et maladroites tentatives de justifications, annoncera que le Floyd, dont il est le manager, a fait don de ses gains dans cette affaire à une fondation pour l'enfance handicapée.



▲ The Wall: Les enfants à l'école.

par l'histoire de Syd Barrett et plongé dans les affres d'un divorce dont il ne se remettra qu'avec difficulté. Après une autre tournée américaine et une apparition au festival de Knebworth, Pink Floyd publie enfin « Wish You Were Here » en septembre. C'est un album beaucoup plus uni, linéaire, mystique que « Dark Side ». La moitié de l'album est occupé par un véritable hymne à Barrett, le somptueux et solennel « Shine on You Crazy Diamond », dans lequel le groupe s'approche plus que jamais de ce que se-

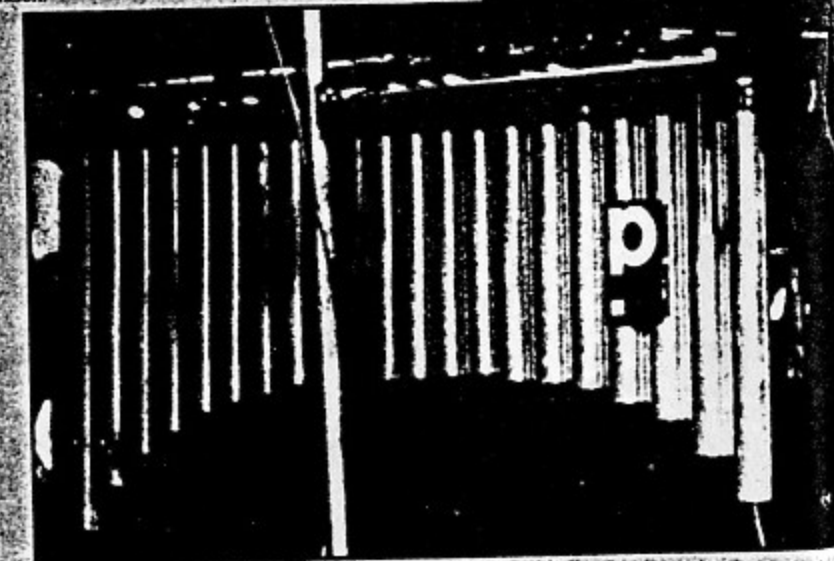


▲ Nick Mason. Le dernier souffle de Wright.



Véritable « divan » phonographique puis cinématographique, « The Wall » est la cristallisation de toutes les psychoses de Roger Waters.

sans cesse : « C'est mon groupe, c'est mon groupe. » Pendant toute l'année 76 on parle de la participation de Pink Floyd à *Dune*, l'énorme projet de Jodorowsky, adapté du roman de Frank Herbert et qui ne verra jamais le jour. Janvier 77 nous arrive « Animals », album simpliste et décevant dans lequel Waters, qui ne collabore désormais plus qu'avec Gilmour pour la musique, réduit l'humanité à trois catégories animales : chiens, moutons et cochons. Vocalement faible, l'album est musicalement



▼ En vacances à Saint-Trop avec femmes et enfants.

grand bonheur de ce dernier. Mais Waters sent irrésistiblement monter en lui un mépris incontrôlable pour ce misérable gosse qui ne trouve rien de mieux à faire que de venir hurler dans un concert rock, sans prêter attention, sans comprendre son message à lui, Roger Waters, l'artiste torturé. Comme il est très près de son fan, celui-ci s'apprête à le toucher et Roger, prenant bien son élan, lui crache en pleine figure et le repousse loin de lui. Pink Floyd vient de jouer le dernier concert de sa dernière tournée.



C'est de cet incident, catalysateur du fossé que ressent Waters entre le groupe et le public, que va naître « The Wall ». L'album, second double du Floyd, s'est vendu treize millions d'exemplaires depuis sa sortie fin 79. simple, « Another Brick in the Wall » a, tout comme l'album, été numéro un dans le monde entier, connaissant même l'honneur d'être interdit dans plusieurs pays (Argentine, Afrique du Sud) pour atteinte à la bonne moralité de la société. Véritable opéra enregistré (suite p. 6)

PINK FLOYD

(suite de la p. 33) au studio Super Bear au dessus de Nice avec Bob Ezrin, plus connu pour ses productions d'Alice Cooper. « The Wall » est certainement avec le premier album solo de John Lennon le cri d'aliénation le plus strident que le rock a jamais poussé. La misanthropie de Waters, dont c'est véritablement un album solo (Wright, Gilmour et Mason ont publié les leurs quelques mois auparavant sans succès et avec des bonheurs divers), est totale. La mort du père à la guerre, l'oppression psychosexuelle de la mère, la

torture de l'école, les femmes tricheuses ou soumises, le succès vide et destructeur, l'art incompris ou frauduleux sont les thèmes qui s'imbriquent au milieu d'effets sonores incessants et de musiques réfléchies ou inexorablement pulsatrices, régulièrement traversées par le déchirement éclair de la guitare de Gilmour qui constituera bientôt le seul lien qui rattache encore Pink Floyd au monde du rock. Waters emmène là son pessimisme individuel et son désespoir culturel, ainsi que l'attraction pour la folie qui constitue le seul fil conducteur de la carrière du Floyd, vers un extrémisme (suite page 75)

Discographie			
The Piper at the gates of dawn	++++	Emi SCX 6157	août 67
A saucerful of secrets	++	Emi SCX 6258	juin 68
More	+++	Emi SCX 6346	juillet 69
Ummagumma	++++1/2	Harvest SHDW 1/2	octobre 69
Atom heart mother	++	Harvest Skao 382	octobre 70
Meddle	++++	Harvestsmas 832	novembre 71
Obscured by clouds	+	Harvest ST 11078	juin 72
The dark side of the moon	+++++	Harvest SHVL 804	mars 73
Wish you were here	++++	Harvest SHVL 814	septembre 75
Animals	+1/2	Harvest 34474	Janvier 77
The Wall	++++1/2	EMI 2C 168 134	novembre 79
		10/11	
The final cut			82
Compilations			
The Best of Pink Floyd	+++++	Emi 5C054 04299	Tous les singles avec Syd Barrett
Relics	++++	Emi SRS 5071	Similaire à la précédente, mais moins complète
A Nice Pair	+++1/2	Harvest SHDW 403	réédition des deux premiers albums
A collection of great dance songs	+	Harvest 2C 070 07575	sans intérêt, les morceaux étant coupés de leur contexte
Albums solos			
David Gilmour	+1/2	Harvest SHVL 817	mai 78
Nick Mason/Fictitious Sports	+++1/2	Harvest 2C 070 64216	mars 81
Roger Waters et Ron Gee-1/2 sin/Music for the body		Harvest SHSP 4008	novembre 70
Syd Barrett/The Madcap Laughs	+++	Harvest SHVL 765	janvier 70
Syd Barrett/Barrett	+++	Harvest SHSP 4007	novembre 70
Album où Pink Floyd apparaît avec des titres inédits			
Zabriskie Point	+1/2	MGM 23 15 002	avril 70
Picnic : a bit of fresh air	++	Harvest SHHS 1/2	septembre 70

Cité par Les Femmes

PINK FLOYD

(suite de la p. 67) ahurissant. Et il n'a pas fini. « The Wall » sera d'abord monté sur scène à Londres, New York et Los Angeles. Le spectacle est monstrueux, comprenant les animations du caricaturiste Gerald Scarfe, des explosifs et des dizaines d'ascenseurs qui permettent de construire un mur autour du groupe pendant qu'il joue, jusqu'à être totalement caché du public. Ce même mur que Waters avait brisé à sa façon trois ans plus tôt à Montréal. Waters, Scarfe et Alan Parker, réalisateurs de *Fame* et de *Midnight Express* entre autres, commencent alors à travailler sur la version cinématographique de l'œuvre. Les bagarres entre Parker et Waters sont déjà légendaires, le premier voulant en faire son film, le second voulant garder un contrôle absolu sur son « enfant ». C'est Parker qui décide que le film n'aura pas de dialogue et qui engage Bob Geldof, le leader des Boomtown Rats pour jouer le rôle de Pink, star du rock qui flippe à fond dans sa chambre d'hôtel de Beverly Hills. Waters souhaitait insister sur le parallèle qu'il perçoit entre la guerre et un concert de rock, comme Neil Young l'a fait sentir dans « Live Rust ». Alan l'en dissuade, la vision d'un public californien sous les bombes aurait plus fait rire qu'impressionner. Et le premier tiers du film est extraordinaire, psychédélique au vrai sens du terme, avant de sombrer dans un moralisme. Psychanalytique primaire. Heureusement il y a la musique, celle du double album plus quatre nouveaux morceaux, symphoniques, aussi éloignés du rock que peut l'être Mahler et qui formeront une face du prochain album, « The Final Cut ». La seconde face sera occupée par une fresque à laquelle Waters travaille depuis un long moment et dont le titre résume le Pink Floyd d'après Meddle, le « Waters'Pink Floyd » : requiem pour les enfants de l'après-guerre !

Ce qui est le plus frappant dans la version filmée du « Wall », comme dans toute l'évolution du groupe depuis maintenant huit ans, c'est l'identification progressive de Waters à Syd Barrett, coupant le Floyd de la réalité du rock et du monde de la même façon dont Barrett s'est réfugié dans son esprit tortueux, plongeant dans la mégalomanie et la frustration la plus totale avec autant de réussite et de succès que son ancien ami a sombré dans la misère et les ténèbres de sa vie aujourd'hui presque éteinte. La différence entre la paranoïa et la schizophrénie ? Y.BIGOT